Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 111 (1975)

Heft: 37

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

37

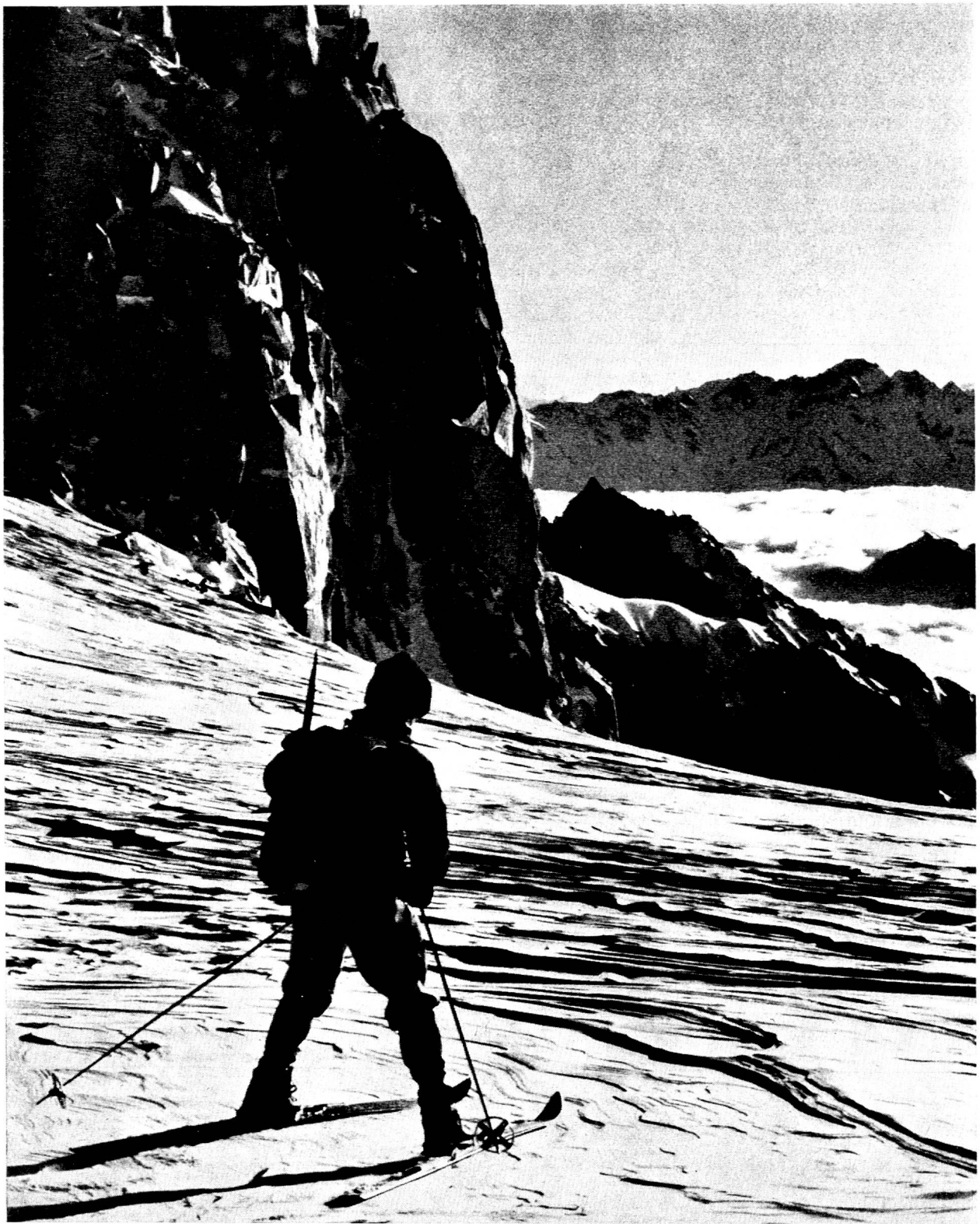
Montreux, le 12 décembre 1975

éducateur

1172

Organe hebdomadaire
de la Société pédagogique
de la Suisse romande

et bulletin corporatif



Haute Route

Photo H. Clot

Communiqués

AVEPS

Week-end curling-ski de fond

Ce week-end est organisé les **17 et 18 janvier** au Pays-d'Enhaut, avec la collaboration du Curling-Club de Château-d'Œx.

Programme : samedi, ski de fond et dès 16 h. 45, curling ; dimanche dès 9 h. 30, curling ; l'après-midi, ski de fond.

Prix : Fr. 65.— à Fr. 70.— selon participation, comprenant souper, couche en dortoir avec draps, petit-déjeuner, dîner sur assiette, location de la glace, matériel et indemnités aux moniteurs de curling.

Suppléments : pour chambre : Fr. 10.—, non membres AVEPS : Fr. 5.—.

S'inscrire jusqu'au 20 décembre sur simple carte postale à : A. Bachman, Mouettes 8, 1007 Lausanne.

PETITE QUESTION

Combien avez-vous compté de fautes dans la dictée de Jonathan ? (« Educateur » N° 35).

Voici notre réponse personnelle :

Nous nous référons à l'arrêté du 26 février 1901, donné notamment dans « Grévisse », et repris (en résumé) dans l'actuel livre officiel pour les classes supérieures vaudoises (Dubois et Jouannon), arrêté relatif à la simplification de la syntaxe française. En foi de quoi nous déclarons que Jonathan n'a commis aucune erreur. 0 f., 10. Bravo Jonathan !

Qui le savait ?

René et Richard de la Côte.

imprimerie

Vos imprimés seront exécutés avec goût

corbaz sa
montreux

TORGON MOI J'EN PARLE

A 75 minutes de Genève
A 45 minutes de Lausanne

Accès :

Autoroute directe : Genève-Aigle
Route : Villeneuve-Vionnaz-Torgon

TORGON, la plus lémanique des stations du VALAIS vous offre l'hiver comme l'été de la nouveauté :

PORTES DU SOLEIL

— son nouveau télésiège : Plan de Croix/Tête du Tronchey reliant Torgon au val d'Abondance ;
— ses 6 téléskis : pistes toutes catégories ;
— ses minitéléskis pour enfants ;
— ses circuits touristiques ;
— possibilités de logement de groupes ;
— son parcours pour ski de fond ;
— sa patinoire naturelle ;
— ses parkings au pied des pistes ;
— ses restaurants typiques : « La Sergnaz » et « Le Tseudron ».

On en parle, on y vient, on s'enthousiasme, on s'y installe.

Réservations et renseignements :

Location et vente d'appartements :	7 57 24
Remontées mécaniques :	7 59 42
Restaurants :	7 59 43 - 7 59 72
Ecole de ski :	7 45 01 - 7 57 24

Sommaire

COMMUNIQUÉS

AVEPS 862
Petite question 862

ÉDITORIAL

Ne pas donner entière satisfaction 863

LES YEUX OUVERTS

Centre d'intérêt : l'habitat 864

DES LIVRES POUR LES JEUNES 868

LES LIVRES

Art suisse, art actuel 869

UNE RECHERCHE 870

BIENTÔT NOËL

A propos de la fête de Noël 872
Noël dans l'Eglise ancienne 872
L'église en prière 874
Le lieu de la Nativité 875
Noël ! Noël ! (traditions) 875
Des événements historiques 876
Les petites baraques 877
Pour vos cadeaux 878

LA SANTÉ DE VOS ÉCOLIERS

Au courrier 879
Découpé à l'intention... 880
Réforme scolaire et santé des écoliers 881
Les groupements scolaires et les transports d'élèves 882
Le long chemin des écoliers 883
Lettre circulaire 884
Entretien avec une conductrice de car 885
Quelques réflexions de parents 885
Humour et exercices de style 886

RADIO SCOLAIRE 887

éducateur

Rédacteurs responsables :

Bulletin corporatif (numéros pairs) : François BOURQUIN, case postale 445, 2001 Neuchâtel.

Educateur (numéros impairs) : Jean-Claude BADOUX, En Collonges, 1093 La Conversion-sur-Lutry.

Comité de rédaction (numéros impairs) :
Lisette Badoux, ch. des Cèdres 9, 1004 Lausanne.
René Blind, 1605 Chexbres.
Henri Porchet, 1166 Perroy.

Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S.A., 1820 Montreux, av. des Planches 22, tél. (021) 62 47 62. Chèques postaux 18 - 3 79.

Prix de l'abonnement annuel : **Suisse Fr. 35.— ; étranger Fr. 45.—**

Editorial

Ne pas donner entière satisfaction

Brutalement, alors même que personne n'y songeait, une néfaste pénurie d'enseignants s'est transformée en une situation de pléthore dans certains cantons ou de précaire équilibre dans d'autres.

Désormais, en matière de nomination, les autorités « tiennent le couteau par le manche ». Des communes retrouvent le temps où des dizaines de candidats se bousculaient farouchement devant un pupitre devenu libre. Les commissions scolaires peuvent à nouveau choisir leurs maîtres d'école et cette situation nouvelle fait réapparaître dans les rangs des instituteurs une concurrence dont on ne peut certifier qu'elle soit toujours de bon aloi. Un poste doit maintenant se conquérir et ce ne sont pas toujours, hélas, les compétences pédagogiques qui priment.

A ce sujet, n'a-t-on pas lu dernièrement dans un quotidien romand que des autorités scolaires proposent de ne pas reconduire le contrat de nomination d'enseignants « ne donnant pas entièrement satisfaction » ? Cette phrase à première vue anodine peut être lourde de conséquences et permettre toutes sortes de confusions ou d'abus. Que signifie en effet : ne pas donner entièrement satisfaction ? Satisfaction à qui ? En fonction de quelles normes ?

Ce n'est pas le lieu dans ce court article de définir une pédagogie satisfaisante... Ce que nous aimerions indiquer, au contraire, c'est un risque que laisse planer, parmi d'autres, une telle menace.

Le danger que beaucoup de maîtres, par crainte de « ne pas donner entière satisfaction » mettent une ardeur accrue à développer chez leurs élèves des qualités d'abord mesurables, celles que les examens traditionnels aiment à mettre en lumière : performances orthographiques, techniques de calcul, applications de procédés, etc.

Sans vouloir bien sûr supprimer ce rôle de l'école qui consiste à donner des connaissances précises et courtes, nous pensons que les buts nouveaux que l'on assigne généralement et généreusement à l'école : donner aux enfants des méthodes de travail, éveiller en eux le sens de la solidarité, leur permettre de faire preuve de créativité ou d'esprit de recherche sont des finalités hautement louables que l'on ne doit pas abandonner. Mais comment mesurer cela chez nos élèves ? Comment donc mesurer la compétence des maîtres dans ce domaine ?

En bref, nous risquons de voir s'installer chez des maîtres le souci d'une efficacité à court terme qui se mesure, au jour des promotions, au dixième de point, une efficacité spectaculaire mais aux conséquences vites périmées.

Nos élèves ne méritent-ils pas mieux que cela ? JCB.

Dans l'« Educateur » N° 8 du 1.3.1974, Nicole Amiguet, institutrice et collaboratrice du CIC, présentait les activités d'éducation à l'image prévues pour les enfants de 7 à 9 ans. Sous le titre « Sept ans et déjà téléspectateur » étaient décrits objectifs et méthodes de cette contribution à la formation du jeune spectateur. Cet article *peut être obenu au CIC gratuitement. Un* nouveau catalogue *du matériel didactique est à disposition à la même adresse, ainsi que* des fiches *récentes expliquant l'emploi des différents types de jeux et leur fonction.*

Dans le nouveau catalogue apparaît une rubrique inédite : les images regroupées par centres d'intérêts.

Les yeux ouverts

SUR L'IMAGE

Centre d'intérêt : L'HABITAT

(Une nouvelle série de diapositives)

Cette série d'images illustre la **ferme**, le **château**, la **villa**, l'**immeuble locatif**, le **chalet**. (Elle ne prétend pas se substituer à la visite des lieux.)

Ouverture sur l'environnement au travers d'images originales, les photographies de cette série conduisent l'enfant à exercer :

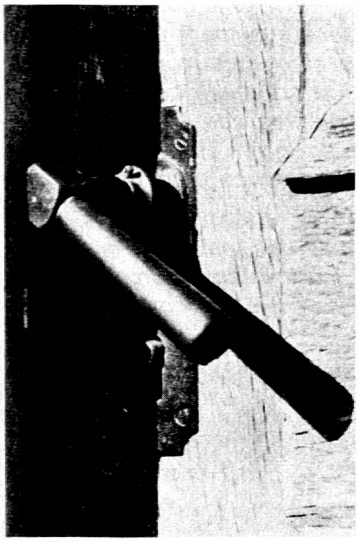
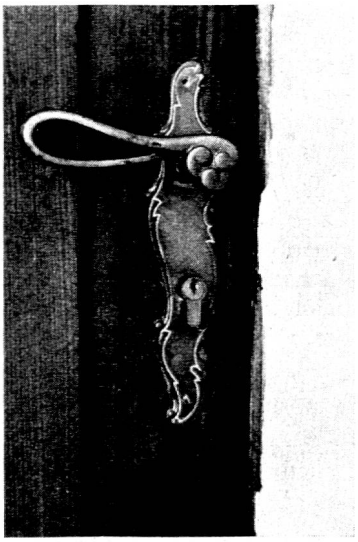
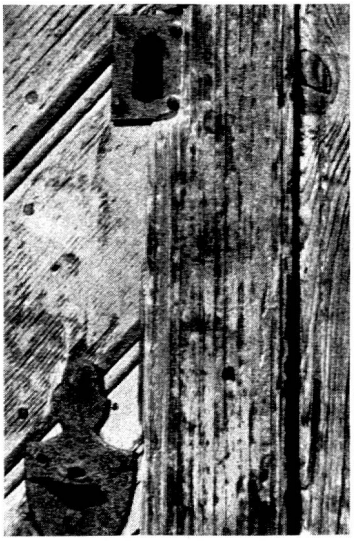
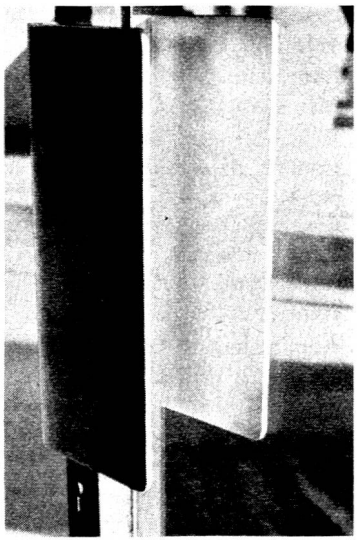
— une **observation perspicace** de l'image, en faisant l'inventaire des éléments qui la constituent ;
— une **interprétation de l'image** : après avoir repéré des détails significatifs, l'enfant pourra imaginer l'ensemble du bâtiment, le décrire ou le dessiner, y situer des personnages et raconter un moment de leur vie.

Même si l'enseignante n'insiste pas sur « Découverte de l'image » et la formation du spectateur, ses élèves trouveront dans ces images de nombreuses stimulations à l'**élocution**, à la **discussion** ; ce sera l'occasion d'enrichir leur **vocabulaire**.

Voici comment utiliser quelques-unes de ces séries d'images, durant deux ou trois leçons.

Première partie **DEVINEZ OÙ NOUS ENTRONS !**

Projection successive des quatre gros plans de portes, reproduits ici en noir et blanc ou, si l'on préfère, projection d'une seule image et limitation à une seule habitation, quitte à entreprendre l'étude des autres habitations plus tard.

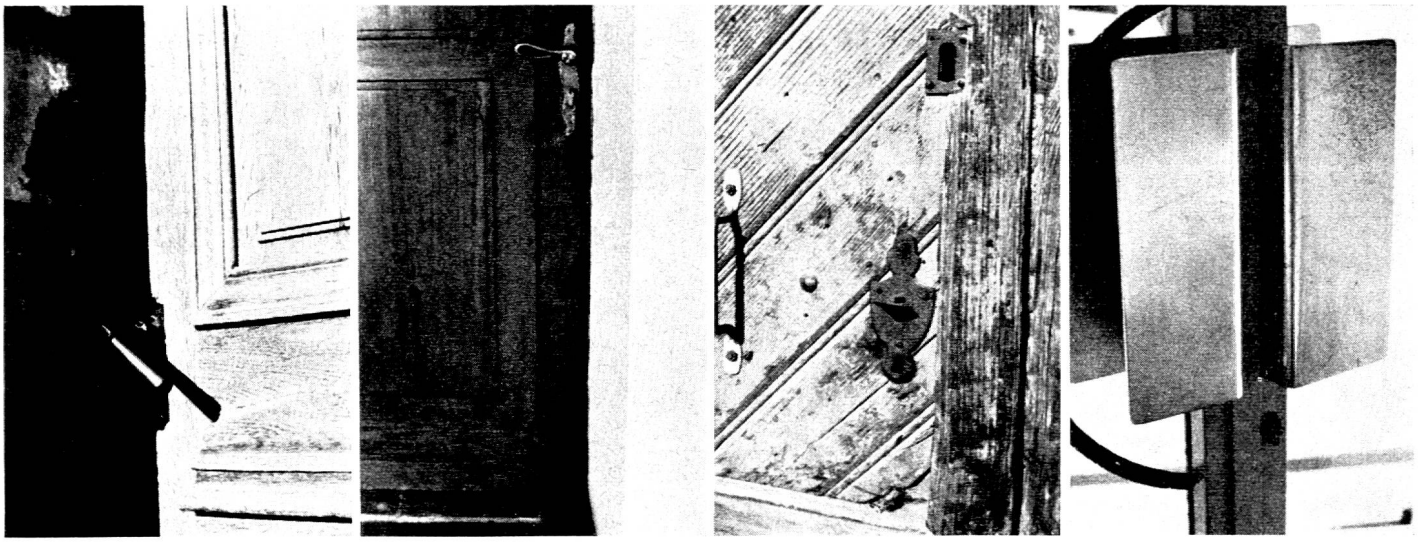





Les enfants observent, puis comparent ces gros plans de portes ; ils peuvent s'essayer à exprimer les particularités des poignées et des matériaux, en un langage plus ou moins exigeant suivant leur âge et le propos de l'enseignante.

Peut-être pourront-ils proposer dèjà une réponse à la question « où entrons-nous ? » Plusieurs propositions, d'ailleurs, pourront être admises, notamment pour la première image (ferme, vieille maison locative ou non) et la troisième (grange, écurie, chalet même).

Encourageant leur imagination, l'enseignante pourra suggérer aux enfants de décrire ou de dessiner l'ensemble de ces habitations avec leurs habitants.

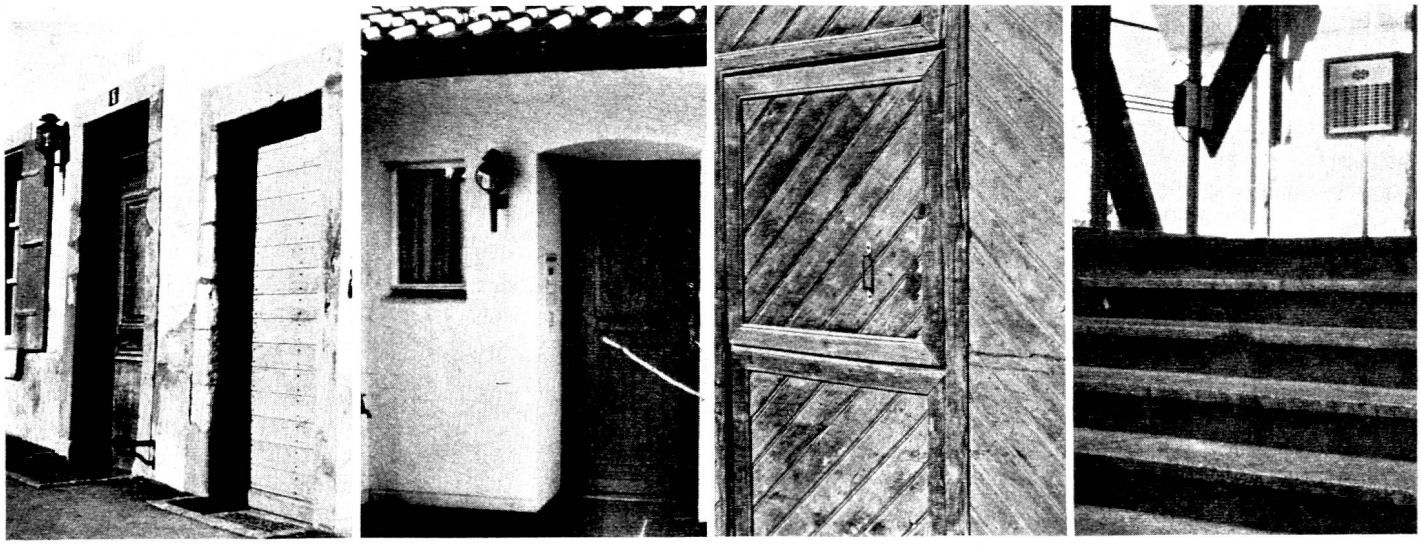
Si les enfants ont trop de peine, s'ils ont besoin d'informations supplémentaires, il leur sera projeté la deuxième série de diapositives, des « plans » un peu plus « larges » apportant des éléments nouveaux :



On donnera le temps d'une nouvelle observation : on fera exprimer quels éléments nouveaux sont apparus ou se remarquent davantage dans cette deuxième série de photographies (la poignée de la porte de grange et la disposition typique des planches, par exemple).

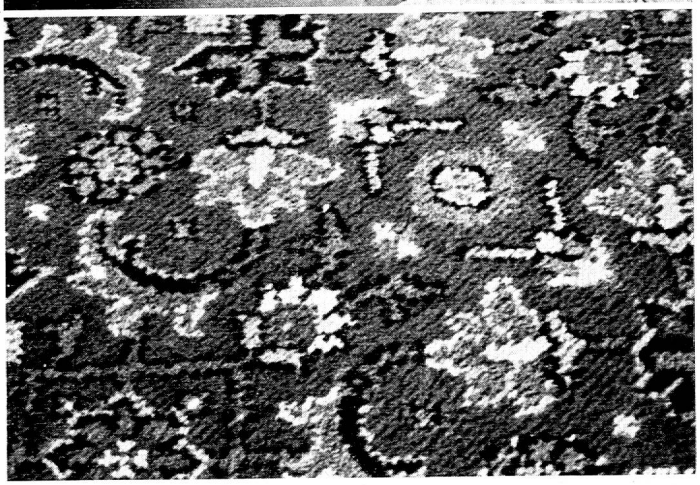
Les suggestions faites plus haut qui n'auront pas été réalisées pourront l'être à ce moment.

Finalement, par la projection de la troisième série d'images, des « plans d'ensemble », les interprétations ou hypothèses des élèves seront confirmées ou discutées si elles diffèrent.



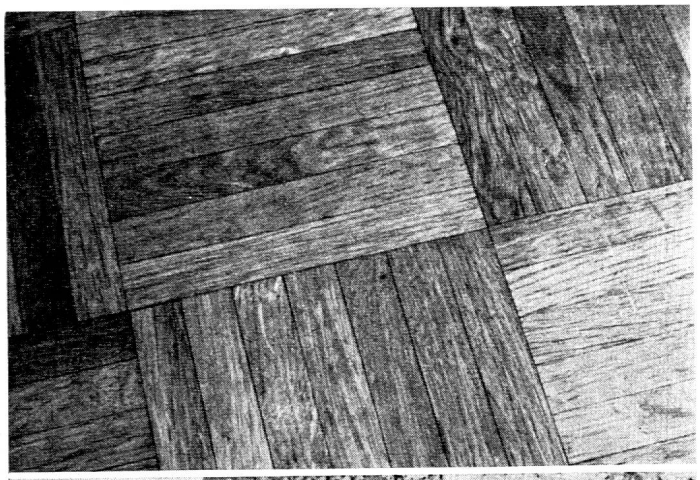
Ces dernières images seront une occasion de mettre en chantier une étude plus approfondie de ces habitations, voire de l'habitat. Rappelons que l'image ne dispense aucunement de la visite sur place.

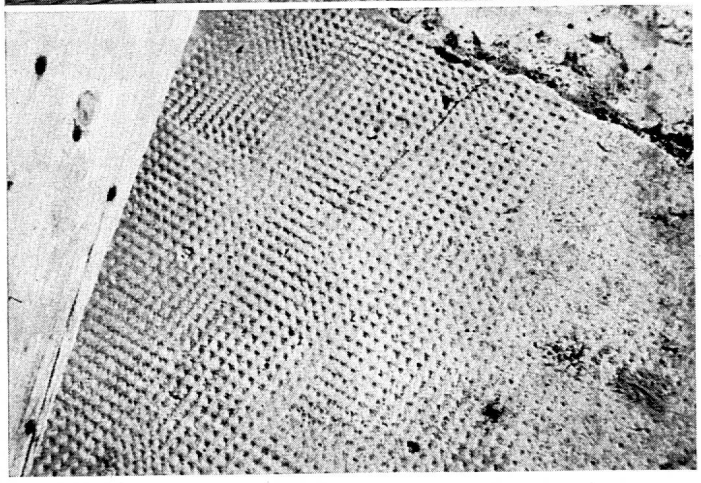
Supposons, pour imaginer la suite, que la ferme ait été étudiée et que les élèves aient réuni les documents. Voici un prolongement :



Deuxième partie

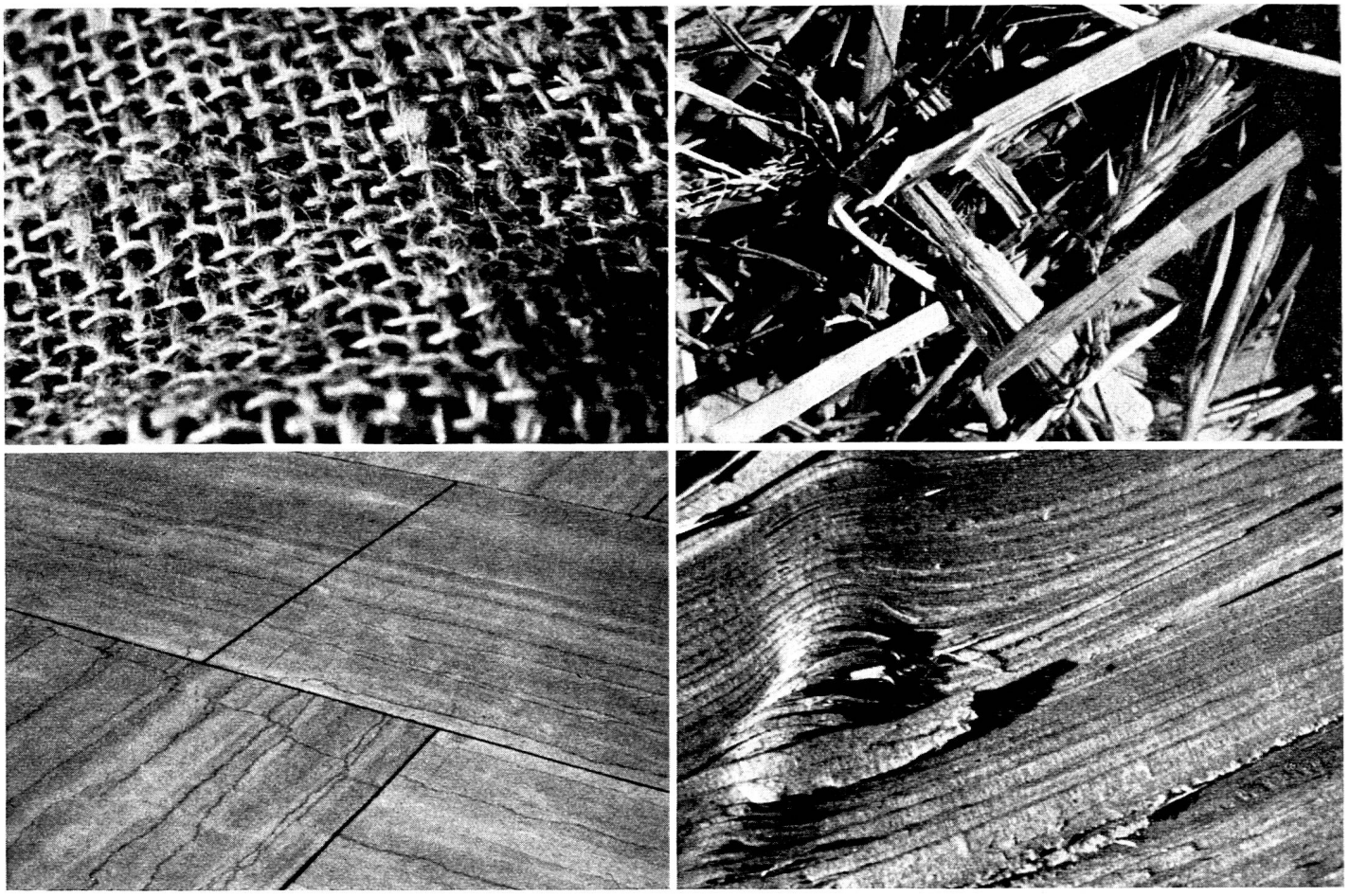
LE JEU DES « SOLS »





En regardant ces diapositives, les élèves imaginent la pièce dans laquelle ils pénètrent ; ils essaient ensuite de la décrire, d'énumérer le mobilier qui s'y trouve, les gens qui y vivent ou y travaillent. Suivant l'âge des élèves et les objectifs souhaités, on leur proposera d'établir un plan de la pièce ou de la ferme, éventuellement une maquette de ferme.

Dans l'étape suivante, il s'agit pour l'enfant de trouver, dans ces images projetées sans commentaires, celle qui est insolite et ne correspond pas au milieu présenté dans les autres photographies (exclusion, ici, de la troisième).



Des photographies on passera aux objets : la classe sera invitée à réunir et à manipuler des objets dont la **matière** aura des caractéristiques qui permettent de l'inclure dans tel ou tel milieu (écorce, jute, éclat de bois, fragment de crépi, pour la ferme par exemple).

On tentera de qualifier chacune de ces matières, en particulier en fonction de nos sens (rugueux, tranchant, lisse ; mat, chaud, brillant, terne).

On pourra envisager les différents aspects que peut prendre une même matière (exemple : une terre aride, détrempée, labourée, sèche, crevassée ; une paille jaune, sèche, cassante, cassante comme quoi ?).

Les huit dernières photographies ont été choisies en relation avec le thème de la ferme ; il existe d'autres séries (diapositives couleur) pour d'autres habitats : immeuble locatif, château, villa, chalet. Le sujet est loin d'être épuisé ; les prolongements sont nombreux.

Rappelons, pour terminer, que nos élèves sont sans cesse en contact avec des images de toutes sortes. Il est fort utile pour eux que l'enseignante les encourage et les entraîne à regarder mieux ces images, à en repérer les signes, à les organiser, à comprendre complètement le message qu'elles transmettent : c'est le programme « Découverte de l'image », auquel tous ces jeux appartiennent.

CIC.

Nicole Amiguet.

Remarque : le prêt de ce matériel peut dans la mesure des disponibilités s'étendre à tous les enseignants romands.

Adresse : CIC = Centre d'initiation au cinéma, aux communications et aux moyens audio-visuels, rue Marterey 21, 1005 Lausanne.

... Des livres pour les jeunes ... Des livres

A la veille des fêtes, nous vous proposons toute une série de livres qui ont paru durant cette année 1975. Nous ne les analyserons pas en profondeur, car la production littéraire pour les jeunes a été si abondante en cette fin d'année, que le journal entier ne suffirait pas. Nous nous bornerons à vous donner les titres et quelques renseignements essentiels en vous assurant que tous les livres présentés peuvent être recommandés à vos élèves ou à leurs parents.

Nous vous rappelons que toutes les remarques concernant les livres pour les jeunes peuvent être adressées à : Hugues Feuz, instituteur, Le Seu, 2054 Chézard.

Albums illustrés

Une nouvelle collection à présenter : la collection PERSONNAGES CÉLÈBRES parue chez GAMMA

« Les livres de cette collection feront connaître aux enfants les aventures et exploits de personnages renommés dans le monde entier. Les faits essentiels de leur vie et de leur action sont présentés dans un texte simple accompagné d'illustrations qui font revivre les faits racontés. Ils susciteront sans nul doute l'intérêt des jeunes lecteurs (dès 8 ans).

» Les textes seront lus sans peine par les enfants car les auteurs ont veillé à utiliser des mots qui leur sont familiers. »

Chaque livre propose en plus une expérience ou un bricolage, un lexique illustré des mots nouveaux ou plus difficiles, et un complément d'indications historiques, qui encourageront les enfants à faire des recherches plus approfondies sur les mêmes sujets.

Titres parus :
— Les Frères Wright
— Christophe Colomb
— Jesse James, le Hors-la-Loi
— Scott et Amundsen
— Cousteau, le Plongeur
— Hannibal
— Marco Polo
— Henry Ford
— Jeanne d'Arc
— Mao Tsé-toung

E. P.

La Noce à la Campagne

Victor G. Ambrus. Texte français de M. Le Gwen. Ill. de Victor G. Ambrus. Ed. Deux Coqs d'Or (1975). Coll. « Bibl. du Livre d'Or ». Age : 7-8 ans.

Un jour, Bandi le loup et Zolti le renard entendirent deux vieilles commères raconter qu'une grande noce allait avoir lieu au village.

Et sur-le-champ... nos deux compères vont s'ingénier pour être aussi de la fête. L'excellent banquet les attire tout particulièrement.

Une très jolie histoire où transparaît l'esprit bien connu du roman de Renard.

Illustrations originales, d'un style bien campagnard.

E. P.

L'Auto de Pluie

Janosch. Texte français d'Adolphe Chagot. Ill. de Janosch. Ed. Ecole des Loisirs (1975). Coll. « Renardpoche ». Age : 5-8 ans.

Dany est profondément déçu quand, pour son anniversaire, il ne reçoit qu'une petite auto de bois.

Mais, un jour, sous la pluie, l'auto de Dany se met à grandir. Elle dépasse bientôt 2 m. de long et lui permet de faire tout ce qu'il en attend : aller aussi vite qu'un avion ou naviguer comme un bateau sur les vagues.

Grand-mère avait raison : « Les autos de bois sont souvent des autos magiques. »

E. P.

Le paysan, son Fils et l'Ane

Une fable adaptée par Adolphe Chagot. Ill. de Tomi Ungerer. Ed. Ecole des Loisirs (1975). Coll. « Renardpoche ». Age : 5-9 ans.

« Un paysan, qui avait un fils et un âne, se rendait au marché pour vendre les produits de sa ferme... Il avait réparti la charge de son mieux. Mais en chemin, il rencontra des gens de bon conseil qui le critiquèrent et lui donnèrent des avis différents. Chacun avait de bonnes raisons. Le paysan voulut en tenir compte... pour son malheur et aux dépens de son fils et de l'âne. »

Voilà une fable bien connue remise en valeur par les fameuses illustrations de Tomi Ungerer. Un livre que les plus grands liront avec plaisir aux plus petits.

E. P.

Coll. « RACONTE-MOI » parue chez GAMMA

« Les ouvrages de cette collection racontent aux jeunes enfants des histoires qui les passionneront et qui sont familières à la plupart des éducateurs.

» Le souci pédagogique se manifeste à chaque page par le choix des mots et des phrases courtes. Les jeunes lecteurs (7-8 ans) s'apercevront bien vite qu'ils sont capables de lire tout seuls les histoires, et ils en apprécieront les illustrations.

» A la fin de chaque livre, un répertoire illustré reprend les mots nouveaux.

» Les auteurs proposent encore un jeu, en relation avec le récit, qui amusera certainement tous les jeunes lecteurs. »

Ont déjà paru dans la collection :
— Thésée et le Minotaure
— Le Cheval de Troie
— Noé et le Déluge
— Ali-Baba et les 40 Voleurs
— Jason et la Toison d'Or
— Le Joueur de Flûte
— Urichama le Pêcheur
— Le Cheval volant
— Le Roi Vitiram
— Robin des Bois.

E. P.

Les Habits neufs de l'Empereur et autres contes

Frank Francis. Texte français de Hélène Faton. Ill. par Frank Francis. Ed. Deux Cops d'Or. Bibl. du Livre d'Or.

Sommaire :
— Les Habits neufs de l'Empereur (conte japonais)
— L'Eau de la Vie (conte espagnol)
— La Sorcière de la Forêt (conte germanique)
— L'Oiseau de la Nuit (conte argentin).

E. P.

La Belle au Bois dormant et autres contes

Sommaire :
— La Belle au Bois dormant
— La Montagne de Verre (conte polonais)
— Par le Poisson ! (conte russe)
— Le joueur de Flûte de Hamelin (conte germanique)

Voici 8 ravissants contes que les petits écouteront avec grand plaisir et que les plus grands (8 à 9 ans) liront facilement.

Les illustrations modernes, sobres et hautes en couleurs ne manqueront pas de séduire nos jeunes lecteurs.

E. P.

Les livres

Art suisse ● Art actuel

Les éditions d'art Albert Skira ont publié récemment deux ouvrages dont les intentions et le contenu sont forts différents, mais qui me paraissent mériter l'un et l'autre de retenir l'attention des enseignants. Soulignons d'emblée, pour n'y pas revenir, que la qualité des reproductions, le choix de la typographie, l'originalité de la présentation et de la mise en page font de « La Peinture suisse » [1] *comme du « Skira annuel 75 »*[2] *des régals pour les yeux en attendant qu'au gré d'une lecture et d'une contemplation également attentives s'enchante l'esprit.*

La Peinture suisse

Tous les amateurs d'art connaissent la célèbre collection Skira « Peinture - Couleur - Histoire ». Elle comprend une vingtaine de volumes consacrés à divers pays d'Europe et des Etats-Unis. La collection vient de s'enrichir, voici quelques semaines, d'une présentation de la peinture suisse, du Moyen Age à l'aube du XXe siècle. L'ouvrage s'ouvre sur une admirable reproduction en pleine page d'une enluminure représentant un portement de croix, empruntée à un manuscrit écrit et peint en 1312 pour le couvent des Dominicaines de Katharinenthal en Thurgovie. Il s'achève sur le saisissant portrait peint en 1894 par Ferdinand Hodler de Mme Berthe Jacques, que l'artiste devait épouser quatre ans plus tard. Entre cette enluminure et ce tableau défilent sous nos yeux plus de deux cents œuvres analysées et commentées, situées dans leur époque et par rapport aux courants artistiques qui traversent l'Europe de leur temps. Florens Deuchler et Marcel Röthlisberger, tous deux professeurs à l'Université de Genève et Hans Lüthy, directeur de l'Institut suisse pour l'étude de l'art à Zurich, nous guident dans cet itinéraire passionnant à travers l'histoire de notre pays évoquée dans une perspective nouvelle. Chemin faisant, ce sont aussi des hommes que nous rencontrons, ces artistes qui ont fait de la peinture suisse une réalité étonnamment diverse, d'une richesse et d'un intérêt dont l'ouvrage de Skira fait prendre conscience. C'est Urs Graf « qui souvent côtoie la mort dans sa vie de soldat et de spadassin », ou Liotard qui remporte un succès triomphal à Vienne en 1762 avec les portraits du couple impérial et de ses douze enfants ; c'est Johann Heinrich Füssli, le visionnaire, dont « le pessimisme met en évidence les forces du mal, la cruauté, les catastrophes » ou Albert Anker qui, à l'instar d'autres peintres suisses du XIXe, accepte l'engagement civique et remplit diverses charges publiques, communales ou cantonales.

Les grands sont présents, dont l'œuvre est connue : Conrad Witz et Léopold Robert, Hans Holbein et Arnold Böcklin, Nicolas Manuel et Barthélemy Menn. Mais il en est beaucoup d'autres qui, sans atteindre aux mêmes dimensions, furent des créateurs de valeur ; on découvre leurs œuvres avec une surprise ravie, tour à tour émue et amusée. Et j'aime les titres retenus par Hans Lüthy pour caractériser les divers aspects de cette peinture suisse de la fin du XVIIIe à l'aube du XXe siècle : « les voyages pittoresques » ou « la lumière des cascades », « la sérénité d'Anker » ou « la violence du noir chez Vallotton » par exemple.

Certes, la notion de peintre suisse suscite des questions : s'agit-il d'un art *en* Suisse ou d'un art suisse ? (L'interrogation est posée en première page du livre.) Dans le développement et l'épanouissement de cet art, quel rôle joue la rencontre de trois cultures sur notre sol ? Quelle est la part du terroir et de la tradition et quelle est celle de l'apport étranger qui a pu marquer nos artistes lors de leurs voyages ou de leurs séjours dans d'autres pays européens ? A ces questions et à bien d'autres, « La Peinture suisse » nous aide à donner des réponses, tant par son texte, toujours excellent, que par le choix de son iconographie. En résumé, un art à découvrir, un ouvrage à acquérir : pour soi ou, en tout cas, pour la bibliothèque de l'école.

Art actuel ● Skira annuel

Le premier numéro d'une série dont on souhaite qu'elle en compte beaucoup ! Cet ouvrage est l'heureuse réalisation d'une idée conçue par Albert Skira dans les dernières années de sa vie : offrir annuellement le panorama de ce qu'ont apporté d'essentiel les plus importantes expositions organisées de Londres à Rome, de Berlin à Barcelone, au cours de l'année écoulée, dégager les lignes de force de cette actualité artistique, regrouper et confronter l'activité des principaux créateurs européens du temps présent. Les commentaires sont de Jean-Luc Daval. De nombreuses citations, empruntées à des interviews ou à des écrits d'artistes, accompagnent la présentation de leurs œuvres. J'ai apprécié par exemple cette réflexion de Vasarely en regard d'un de ses tableaux, « Planetary » : « Tout vrai chercheur oscille entre deux pôles contraires mais complémentaires : l'inspiration, la fantaisie, la liberté d'une part ; la rigueur, la discipline, les contraintes de l'autre.»

A feuilleter une première fois l'ouvrage, on est frappé par la profusion comme par la prodigieuse, l'infinie diversité de l'art contemporain. L'éventail des tendances est largement ouvert, de l'hyperréalisme, qui « dématérialise le réel, mais fascine par sa crédibilité », à l'abstraction dont la vitalité ne se dément pas face à un retour en force du figuratif qui d'ailleurs, le plus souvent, ne demande à la réalité qu'un point d'appui pour en donner une traduction transfigurée ou insolite.

Et pour chacune de ces tendances, grande est la variété des formes d'expression — il y en aurait à la limite autant que de créateurs — ; le choix des sous-titres qui évoque celles-ci est particulièrement heureux : « magie de l'illusionisme », « les défis du quotidien », « le choc du détail », « un climat fantastique », « les vertiges de l'absolu », « saisir l'impalpable », etc. Sous « ironie et contestation », je me suis attardé, songeant à l'actualité politique de cette fin d'année, devant un tableau de Fernando Botero « Junte militaire » : le plus éloquent des réquisitoires contre la monumentale ineptie, l'épaisse bêtise de cette prétendue forme de gouvernement.

Enfin, parmi les études complétant l'ouvrage, relevons celle, remarquable, de René Berger sur « L'art vidéo » ; le directeur du Musée des beaux-arts de Lausanne y fait le point de la situation telle qu'elle se présente dans ce nouveau domaine des arts visuels.

Dorénavant, chaque « Skira annuel » sera attendu avec impatience par tous ceux — et les éducateurs, dont les élèves formeront le public des expositions de demain, seront du nombre — qui souhaitent connaître et comprendre mieux l'art d'aujourd'hui, qui voudraient en saisir les significations profondes par delà ce que les créations contemporaines ont souvent d'irritant ou de contradictoire, d'énigmatique ou de déconcertant.

René Jotterand.

---

[1] *« La Peinture suisse » du moyen âge à l'aube du XXe siècle. Un volume de 196 pages, format 25 × 34 cm. 210 reproductions dont 63 en couleurs. Prix de lancement : Fr. 128.—. Dès le 1er janvier 1976 Fr. 145.—.*

[2] *« Art actuel - Skira annuel. » Un volume de 160 pages, format 23 × 32,5 cm. 224 reproductions en noir et en couleurs. Fr. 59.—.*

Fraîcheur

« Apprenez-leur aussi l'amitié ».
(Un syndic.)

Si je comprends bien, il s'agit, à côté des connaissances qui leur sont indispensables, de donner aux enfants l'occasion de pratiquer l'amitié.

Cela fait plaisir à entendre ! C'est si important l'amitié. Il est étonnant de constater ce que peut être, à l'école, un véritable « esprit de classe », quand il existe.

Ce contact avec les autres, ces échanges, ce vécu si formateur et si significatif (qui fait que parfois on se réunit, des années après, pour en discuter, en faire le tour, s'y rafraîchir).

Dans la classe, la vie change :

Ce n'est plus la concurrence, la chasse à la note, ou la passivité, qui prime, mais la solidarité, ce dépassement de l'égoïsme, cette prise en considération des autres.

C'est également pour le jeune la possibilité, essentielle, de s'exprimer, de se situer, de se connaître mieux, de se stabiliser. C'est l'apprentissage à « vivre ensemble », pas facile d'ailleurs.

L'amitié, ça prend du temps, ça dépend des circonstances, de l'ambiance, d'une confiance à la base, d'une absence de crainte aussi.

Cela fait penser à autre chose qu'à l'enseignement simplement autoritaire, qu'au dressage pour la vie, qu'à la sélection pure.

Certes, dans la vie, il y a l'argent à gagner : souvent la nécessité de pratiquer un métier qu'on n'a pas pu choisir, parfois l'ascension spectaculaire, la marque personnelle qu'on imprime à ceci ou à cela, le goût qu'on prend, ou non, à vaincre (les difficultés, les autres...).

Slaloms géants individuels...

Mais il existe aussi la gratuité, le sourire, l'affection, l'écoute de l'autre, l'entraide, qui font la société viable.

Aujourd'hui, cela s'apprend-il encore suffisamment ? et où ?

Un syndic, homme politique en contact direct avec la population de sa commune, parle d'amitié.

Est-ce une signification pour l'école et la société actuelles ?

Henri Porchet.

« De nouveaux bâtiments scolaires... voilà qui est réjouissant ! Mais... ces investissements spectaculaires peuvent-ils suffire à nous donner bonne conscience à l'égard de nos écoliers ? »

(Bulletin de l'Association vaudoise des parents d'élèves, septembre 1975.)

« On est ici comme dans une caserne. »

(Un élève de 15 ans.)

Thèse 5.3

« Ils (les enseignants) demandent que la promotion de l'école nouvelle soit facilitée par la réalisation aussi rapide que possible de préalables pratiques telles que la réduction des effectifs des classes, la limitation de la grandeur des bâtiments scolaires. »

(Congrès SPR de Genève, 1974.)

Lors de centralisations, les communes expriment constamment le désir de garder le plus longtemps possible leurs élèves.

Cette demande est-elle entendue ?

Service civil international cherche :

INSTITUTRICES COMPÉTENTES
pour rattrapage scolaire en français dans des maisons d'enfants.

ÉDUCATRICES SPÉCIALISÉES
pour enfants mentalement handicapés.

Engagement d'**un an au minimum en Tunisie. Travail volontaire.**

Renseignements auprès de **E. Borel**, Athénée 19, 1206 **Genève.**

LAITERIES RÉUNIES - GENÈVE

SIBÉRIA

ICE-CREAM GLACES
DESSERTS GLACÉS

Bientôt

Noël...

Anges gardiens
mais où êtes vous, que faites vous ?

Anges des riches,
anges des désolés

Anges de tous les fils de l'homme
regardez !

Ça fait trop mal
On n'en peut plus dormir.

Anges grondez
tonnez ! frappez.

Il y a trop de larmes
et de ventres creux
et de dos grelottants
et de mains vides ...

parmi trop de ventres trop pleins
de rires animaux
de sueurs de brutes trop vêtues
ou de raffinements
de bons à rien dorés.

Anges, sonnez
de vos trompettes de tonnerre.

x x x

Y a trop de malheurs
Y a trop de délire
parmi trop
de salauds distingués.

Abbé Pierre

A PROPOS DE LA FÊTE DE NOËL

L'origine de la commémoration de l'anniversaire de la naissance du Sauveur se perd dans la nuit des premiers siècles de l'Eglise primitive. Cependant quelques éléments émergent. Il faut garder présent à la mémoire que, aux yeux de l'Eglise et de l'Eglise primitive surtout, Pâques et la Pentecôte revêtaient une signification plus essentielle quant au message chrétien.

Dans la première moitié du troisième siècle, on trouve chez Clément d'Alexandrie et saint Hippolyte des allusions à la célébration de Noël mais la date de la fête, ainsi que sa signification, varie selon les régions. Ainsi, en Occident, la date retenue et fixée arbitrairement par les papes, le 25 décembre, fut probablement choisie afin que Noël se substituât à la fête païenne, d'origine mithriaque, du Sol invictus. On a un témoignage indiquant que Noël était célébré en 354. En Orient, en se basant sur d'autres calculs, on adopta d'abord la date du 6 janvier. D'autres dates furent également proposées comme le 20 avril ou le 20 mai. En commémorant cet anniversaire, les Orientaux mettent l'accent sur la « manifestation » du Christ tandis que les Occidentaux insistent sur la naissance et l'adoration des bergers. Vers 395, la pieuse pèlerine Ethéria, visitant Bethléem, y assiste à la triple messe de Noël le 6 janvier. Mais, peu à peu, sous l'influence de saint Jean Chrysostome et de saint Grégoire de Naziance (fin du IVe siècle), l'Eglise d'Orient adopta la date proposée par l'Occident, le 25 décembre. Le 6 janvier fut dès lors réservé à l'Epiphanie.

Au point de vue liturgique, la fête de Noël est caractérisée par la célébration de trois messes : au milieu de la nuit, à l'aurore et dans le cours de la matinée. Ce qui était coutume en de certaines régions (cf plus haut) fut reconnut valable par l'Eglise progressivement. La messe de minuit se généralisa après le Concile d'Ephèse en 431 ; celle de l'aurore lui est antérieure de quelques années et celle de la matinée existe déjà à la fin du IVe siècle. Quant à la présentation de la crèche dans l'église, elle est plus tardive puisqu'elle remonte à saint François d'Assise (1233). Notre sapin de Noël est récent et nous vient des régions germaniques.

Les Evangiles sont relativement concis quant aux diverses circonstances ayant entouré la naissance de Jésus. Mais, très tôt déjà, la légende de Noël s'est formée. A partir du IIe siècle, pour satisfaire la curiosité et le besoin de merveilleux des fidèles, on voit pulluler un certain nombre d'écrits prétendant compléter les Evangiles, mode qui se prolongera jusqu'au IVe siècle. En particulier, les Evangiles de l'enfance multiplieront, sur la naissance et l'enfance de Jésus, les détails fabuleux, d'un goût souvent plus que médiocre. Certes, vers l'an 200, le Canon de l'Ecriture sainte était déjà fixé, même s'il ne fut solennellement consacré que par le Concile de Carthage en 397. Mais, parmi les textes complétant les Evangiles quant à la naissance du Christ, les Apocryphes comme on les appelle, certains exprimaient une très ancienne tradition et l'Eglise, sans les déclarer canoniques, ne les a pas reniés. La décoration des cathédrales y a eu souvent recours. Pour terminer, nous résumerons un de ces récits apocryphes illustré aux voûtes du narthex de la cathédrale de Lausanne, dans ce qui fut la chapelle créée par le chanoine Guillaume de Colombet en 1505.

Marie, élevée au Temple de Jérusalem, était en âge d'être mariée. Fidèle à un ordre divin, le grand-prêtre convoqua alors au temple tous les descendants de la maison de David en âge de se marier.

Il leur ordonna de s'approcher de l'autel en portant à la main chacun une baguette. Le prétendant dont la baguette se couvrirait de feuillage deviendrait l'époux de la Vierge. Or Joseph, s'estimant trop âgé, ne s'était pas présenté si bien que, lors de cette première séance, Dieu ne désigna personne. Alors le grand-prêtre lança une seconde convocation à laquelle Joseph, cette fois, répondit. Et quand il présenta sa baguette à l'autel celle-ci se couvrit de feuilles et de fleurs et une colombe vint se poser sur cette baguette fleurie. Alors le grand-prêtre, obéissant à la volonté divine, unit Marie et Joseph. Ces trois tableaux sont complétés par une Annonciation et une dernière scène au cours de laquelle Dieu vient réconforter un Joseph assailli par le découragement ou le doute.

F. Aerny.

Documents

NOËL DANS L'ÉGLISE ANCIENNE

(Oscar Cullmann - Cahiers théologiques de l'actualité protestante)

Notre fête de Noël, célébrée le 25 décembre, a été ignorée des chrétiens des trois premiers siècles. Jusqu'au début du IVe siècle, ce jour qui, par la suite, constituera une date centrale dans l'Eglise chrétienne, a passé inaperçu pour les chrétiens : ils ne s'assemblaient pas pour un culte, et la naissance du Christ n'était même pas mentionnée. En revanche, nous verrons qu'en ce temps-là, dans l'Empire romain, païen, le 25 décembre constituait une fête spéciale, consacrée au culte du soleil...

... **Dans les premiers temps, en effet, les chrétiens,** non seulement s'accomodaient de ce qu'ils ignoraient la date de la naissance de Jésus, **mais ne ressentaient pas le besoin de fêter la descente du Christ sur la terre.** Beaucoup plus que son incarnation, sa mort et sa résurrection intéressaient les premières communautés. A l'origine, tous les « jours du Seigneur », c'est-à-dire tous les dimanches, marquaient la résurrection du « Seigneur » Jésus-Christ, et, à côté d'eux, par la suite, **il n'y avait qu'une fête chrétienne : Pâques,** commémoration de la mort et de la résurrection du Christ, accompagnée du cycle de fêtes qui l'entoure immédiatement. De même, dans le christianisme primitif, les fêtes consacrées aux apôtres et aux martyrs se rapportaient à leur mort et non à leur jour de naissance...

... Toutefois, par rapport au Christ on ne pouvait demeurer dans cette attitude. En effet, le Christ était plus qu'un apôtre et un martyr, puisqu'il est le Sauveur de l'humanité. Bien que l'acte rédempteur décisif n'ait été accompli que dans sa mort, son apparition dans le monde devait cependant être considérée comme un événement salvateur de premier ordre. C'est ainsi, en effet, que Matthieu et Luc, dans leurs récits, avaient déjà particulièrement mis en lumière l'événement de la naissance de Jésus, et l'Evangile de Jean avait exprimé ce mystère à sa façon.

... **Ce furent surtout les chrétiens**

d'Orient qui méditèrent sur le mystère de la manifestation de Dieu dans le monde sous la forme d'une personne humaine. Or, il existait diverses façons de se représenter cet événement. Les uns admettaient que c'était seulement au moment du baptême que le Christ divin avait été manifesté sur la terre dans la personne de Jésus. Telle est la conception hérétique selon laquelle le Christ, d'essence divine, n'est pas entré entièrement dans l'existence charnelle, mais ne s'est uni que temporairement à la personne de Jésus, et cela seulement depuis le baptême où la voix de Dieu a proclamé : « Tu es mon Fils bien-aimé ». En revanche, selon la conception ecclésiastique orthodoxe ultérieure, Dieu s'est réellement manifesté dans la personne historique de Jésus, et, dans ce cas, la Parole de Dieu entre dans le monde dès le moment de la naissance. C'est en partant de ces conceptions christologiques que nous saisissons les premiers linéaments de la fête chrétienne de Noël. En effet, **par Clément d'Alexandrie nous savons que les disciples de Basilide,** gnostique qui vécut à Alexandrie au second siècle, **fêtaient, le 10 ou le 6 janvier, le baptême du Christ. Telle est, jusqu'à présent, la première origine perceptible de la fête de Noël...**

... **Pourquoi célébraient-ils cette fête du baptême dans les premiers jours de janvier, et particulièrement le 6 ?** En effet, les Evangiles mentionnent aussi peu la date du baptême de Jésus que celle de sa naissance. On ne s'est assurément pas trompé quand on a rappelé à cet égard que le 6 janvier les païens célébraient une fête en l'honneur de Dionysos, fête qui était en relation avec l'allongement des jours ; qu'à cette date on fêtait à Alexandrie la naissance d'Eon, né de la vierge Coré ; et que ce jour était également consacré à Osiris...

... **Dans la première moitié du IVe siècle l'Eglise, désormais, fêtait l'Epiphanie le 6 janvier et que dans cette fête** elle réunissait le baptême et la naissance du Christ. De la fête originelle du baptême rien n'était retranché ; on y ajoutait simplement la fête de la naissance. Selon son déroulement extérieur, cette fête était divisée en deux parties. La nuit du 5 au 6 janvier était consacrée à la fête de la naissance du Christ ; la journée du 6 à son baptême. Par conséquent, avant de fêter la naissance du Christ à la date du 25 décembre, c'est dans la nuit du 5 au 6 janvier que l'on commémorait ce joyeux événement.

Nous possédons **une feuille de papyrus découverte en Egypte et datant du début du IVe siècle.** Il s'agit d'une sorte de formulaire liturgique destiné à un chœur ecclésiastique et contenant les parties liturgiques qu'il devait chanter, sous forme de répons, lors de la lecture du prêtre...

... **Cet intéressant papyrus contient la plus ancienne liturgie de Noël que nous possédions**, et là Noël est encore célébré dans la nuit du 5 au 6 janvier. A la lecture biblique du récit de la naissance du Christ à Bethléem, de la fuite en Egypte et du retour à Nazareth, le chœur répondait, en chantant un hymne grec, conservé sur ce papyrus...

... La fête de l'Epiphanie a été célébrée longtemps encore en Palestine avec un éclat tout particulier. A cet égard nous possédons la relation célèbre de la noble pèlerine Ethérie qui passa trois ans en Palestine. Elle ne trouve pas de mots suffisants pour décrire la splendeur de cette fête, la beauté des chants qui éclatent du sein d'une foule immense. Elle raconte comment, dans la nuit du 5 au 6 janvier, tous se rendent avec l'évêque en un cortège solennel à Bethléem pour y célébrer un culte nocturne dans la grotte qui passe pour être celle où Jésus naquit...

... La question de savoir si le Christ est réellement né le 6 janvier jouait dans cette fête un rôle tout à fait secondaire. On ne se demandait guère si tous les événements que l'on y commémorait simultanément avaient eu lieu le 6 janvier. **L'élément primordial était la pensée qui présidait à la fête de la « manifestation », et non la date.** C'est ainsi, en effet, qu'on a pu modifier aisément, au cours du IVe siècle, la date de la fête de la naissance. Nous arrivons ainsi à la fête du 25 décembre...

LA FÊTE DU 25 DÉCEMBRE

A quel moment et pour quelle raison a-t-on dissocié la fête de la naissance de la célébration de l'Epiphanie, et l'a-t-on reportée à une date particulière, au 25 décembre ? Sur la question chronologique, aucun accord complet n'est encore intervenu parmi les savants. Suivant l'hypothèse la plus sûre, ce fait s'est produit à Rome, entre 325 et 354, c'est-à-dire après que la fête ancienne de l'Epiphanie se fut déjà antérieurement implantée d'Orient en Occident et, par conséquent, aussi à Rome. **Le 25 décembre, comme anniversaire de la naissance du Christ, est attesté à Rome dès 336...**

... Quels sont, à présent, les mobiles qui ont entraîné la dissociation de la fête de la naissance du Christ de celle de l'Epiphanie et son report au 25 décembre ? Il importe de remarquer, dès l'abord, que le calcul qui fixe la date de la naissance au 25 décembre et que nous rencontrons, incidemment, une seule fois parmi bien d'autres calculs analogues, a pu difficilement donner cette impulsion. Au contraire, ici interviennent, en premier lieu, le développement dogmatique du problème christologique, tel qu'il s'offrait au début du IVe siècle, et, en second lieu, le fait que **dans le monde païen le 25 décembre était célébré comme un jour de fête particulièrement important en l'honneur du Soleil, et que l'empereur Constantin le Grand entendait sciemment unir le culte solaire au culte chrétien.**

Quant au premier point, il faut remarquer ceci : au Concile œcuménique de Nicée, en 325, l'Eglise condamna formellement la doctrine suivant laquelle, lors de la naisasnce de Jésus, ce ne serait pas Dieu lui-même qui se serait fait homme...

Il est compréhensible que, en partant des décisions dogmatiques prises, la réunion de la fête de la naissance et de celle du baptême sous le thème commun de « manifestation » devenait, à la longue, nécessairement choquante du point de vue théologique. N'était-ce pas unir l'orthodoxie à l'hérésie ? Ainsi s'explique, pour des motifs théologiques chrétiens, la tendance à dissocier la fête de la naissance de celle de l'Epiphanie.

Dès lors, cependant, il s'agissait de trouver une date nouvelle et, à cet égard, un grand rôle a été joué par la présence dans l'Empire romain, au sein de la religion largement répandue de Mithra, d'un culte solaire dont la fête principale était célébrée le 25 décembre, jour du solstice...

... Au IIIe siècle, des jeux solennels et pompeux étaient célébrés, le 25 décembre, en l'honneur de ce dieu dont la course s'élevait à nouveau. De grands feux étaient allumés, destinés, sans doute, à aider le soleil à monter au-dessus de l'horizon. Dans le culte de Mithra... l'adoration du « Soleil invaincu » revêtit des formes plus concrètes et, au cours du IIIe siècle, offrit au christianisme, pendant un certain temps, une concurrence sérieuse.

On comprend que l'Eglise de Rome, tout spécialement, se soit attachée à opposer à ce culte païen de la nature sa propre fête de la lumière, la fête de la naissance du Christ, de l'enfant Jésus, qui, dans l'hymne de Siméon, est salué comme « la Lumière qui éclairera les nations »....

... **Augustin, lui aussi, fait allusion à la fête païenne du 25 décembre quand il exhorte les chrétiens à ne pas adorer, ce jour-là, le soleil, comme les païens, mais Celui qui l'a créé.** De plus, le pape Léon le Grand blâme la foi erronée de ceux qui, à Noël, fêtent la naissance du soleil au lieu de celle du Christ. Ces dé-

clarations montrent, en tout cas, que, lorsqu'elle fixa au 25 décembre la fête de la naissance du Christ, l'Eglise n'agissait pas sans connaître l'importance que ce jour revêtait pour les païens...

C'est ainsi que Noël se distingua d'une autre fête chrétienne, la fête du baptême, mais fut, dès lors, fortement influencé par une fête païenne. Toutefois cette influence s'étend surtout aux coutumes de Noël. C'est ainsi qu'un théologien de Syrie nous apprend qu'à cette époque les chrétiens, eux aussi, ont coutume d'allumer des feux ce jour-là.

LA PROPAGATION DE LA FÊTE DU 25 DÉCEMBRE

Il nous reste à examiner maintenant comment, à partir de la seconde moitié du IVe siècle, la fête du 25 décembre s'est propagée depuis Rome dans la chrétienté tout entière.

Rome chercha, à présent, à imposer cette fête de Noël, distincte de la fête de l'Epiphanie, aux Eglises d'Orient. Toutefois cela n'alla pas partout sans difficultés...

En Syrie, la résistance fut particulièrement opiniâtre. A Antioche, vraisemblablement depuis 375, Rome tenta vainement, pendant dix ans, de faire prévaloir la date du 25 décembre. Ce n'est qu'avec le grand prédicateur Chrysostome qu'elle y réussit...

En 386, une grande foule obéit à son invitation ; alors, dans son sermon célèbre, Chrysostome tenta de persuader les chrétiens de son Eglise qu'il fallait fêter la naissance du Christ le 25 décembre, car c'était réellement ce jour-là que le Christ était né. Pour en apporter la preuve, non seulement il se fonde sur de prétendus documents romains, mais recourt à des calculs compliqués qui n'ont pas plus de valeur que tous les autres. Ce n'est qu'avec le désir de faire prévaloir partout la fête de Noël, fixée au 25 décembre, que l'on commence, à présent, à se soucier de la date historique de la naissance de Jésus. Jusqu'alors, elle n'avait joué qu'un rôle secondaire dans la célébration de sa naissance...

... **C'est Chrysostome qui a réussi à faire triompher à jamais dans son Eglise la fête du 25 décembre.**

A Constantinople, elle avait été introduite, dès 379, par Grégoire de Naziance, le défenseur de la divinité du Christ. L'Egypte résista davantage et ne cessa, d'une façon certaine cette résistance qu'en l'an 431. Mais c'est surtout à Jérusalem qu'on n'entendit pas priver la fête ancienne de l'Epiphanie, célébrée le 6 janvier, de son contenu principal au profit d'une fête nouvelle. En vain, saint Jérôme déploya-t-il toute son éloquence. Les chrétiens de Jérusalem soutenaient qu'en Terre sainte ils connaissaient mieux la tradition que ceux qui demeuraient en extrême Occident...

Ce n'est vraisemblablement que vers le milieu du VIe siècle que l'Eglise de Palestine cesse, elle aussi, la résistance qu'elle opposait à la date du 25 décembre. Une seule Eglise, celle des Arméniens, auxquels, pour cette raison, on reprochait d'être « des gens à la tête dure et au cou roide », a tenu bon et ne fête pas la naissance du Christ le 25 décembre, mais, aujourd'hui encore, le 6 janvier...

☆☆☆

LE LIEU DE LA NATIVITÉ

(données historiques)

A partir du milieu du IIe siècle, la tradition veut que la naissance du Christ soit survenue dans une grotte, près de Bethléem, en Judée. Du règne d'Hadrien (117-138) à celui de Constantin (306-337), cette grotte, ainsi que le bosquet qui la surmonte, était dédiée au culte d'Adonis Thammuz.

La première église de la Nativité fut érigée par Constantin, en 326 ; octogonale, s'élevant au-dessus de la grotte, elle était flanquée d'une basilique qui fut remplacée sous Justinien (527-565) par l'actuelle basilique à abside tréflée.

Extraits de :

NOËL ! NOËL !

(d'Henri Ghéon - Edition Flammarion, 1935)

LA CRÈCHE

Tout le monde ne peut pas fêter Noël à Bethléem. Tout le monde ne peut pas fêter Noël à Rome et suivre les reliques de la crèche portées processionnellement dans leur écrin d'argent et de cristal par les quatre plus jeunes chanoines de Sainte-Marie-Majeure. Il nous faut **la crèche** chez nous ; nous exigeons même l'enfant Jésus. Nous les aurons. Nous les avons. Et nous devons peut-être cette joie au plus humble des saints, l'époux de Dame Pauvreté.

En 1223, trois ans avant sa mort, comme le temps de Noël approchait, saint François conçut un projet dont il fit part au Souverain Pontife et celui-ci l'autorisa à le mettre à exécution. Pour exciter le peuple à la dévotion, il imagina de reconstituer dans un lieu sauvage et désert la naissance du « roi des pauvres » et il choisit une forêt voisine de son couvent de Greccio. Selon son historien Thomas de Célano, il chargea un de ses amis, Jean Vélita, d'organiser toute la mise en scène. « Trouvez-moi donc dans la forêt, lui dit-il à peu près, un endroit bien retrait et bien recueilli, de préférence un semblant de caverne creusée dans le rocher comme la grotte de Bethléem. Vous y installerez une mangeoire et vous la garnirez de foin, et vous y coucherez une petite statue de l'Enfant comme on en voit dans les bras de la Bonne Mère. Et il faudra aussi la Bonne Mère en statue et le bon Joseph. Et il faudra aussi, en vrai, le bœuf et l'âne. Et vous convierez aussi les bergers. Et on dressera aussi un autel sur lequel on dira la messe ». Il ajouta, les yeux baignés de larmes, comme s'il le voyait déjà : « Je souhaiterais qu'il me fût donné une fois de commémorer en figure la naissance du Fils de Dieu et de voir de mes propres yeux combien pauvre et misérable il a voulu naître par amour pour nous. »

Jean Vélita suivit toutes ses instructions. Le soir venu, la foule s'amassa, portant des torches allumées, autour de la caverne, en chantant de joyeux Noëls ; les Frères mineurs s'avancèrent en procession, parmi eux le Poverello. « L'homme de Dieu se tient devant la crèche, rapporte saint Bonaventure, l'allégresse la plus vive inonde son cœur. La messe solennelle est célébrée. Saint François fait le diacre et chante l'Evangile, puis, tourné vers le peuple, il prêche sur celui à qui la tendresse de son amour ne peut décerner d'autre titre que celui de « petit enfant de Bethléem »...

LES MYSTÈRES

... L'idée comme nous disons était dans l'air ; elle répondait à une exigence commune des fidèles. L'exemple de Poverello ne fit que stimuler, accélérer le mouvement. Il a suscité les **mystères.**

Au XIIe siècle, le mystère était un office dont le théâtre était l'église. On garde souvenir de celui des **Pasteurs** à Rouen. En arrière du maître-autel, on plaçait la Vierge et l'Enfant dissimulés par un rideau mobile. Un jeune clerc, monté sur une estrade, remplissait le rôle de l'Ange. Cinq chanoines, représentant les bergers, s'avancaient dans le sanctuaire ; le jeune clerc leur clamait la joyeuse nouvelle, au son bruyant du **Gloria.** Alors les chanoines-bergers se rendaient derrière l'autel et trouvaient deux de leurs confrères figurant les sages-femmes qui montaient la garde devant le rideau.

— Qui cherchez-vous, bergers ?

— Le Sauveur Enfant dans ses langes, comme les Anges l'ont annoncé.

Les sages-femmes tiraient le rideau, découvrant l'Enfant et la Mère, et la grand-messe commençait.

A l'origine, les comédiens improvisés portaient leurs vêtements de chœur ; mais bientôt ils se costumèrent ; ils eurent des peaux de chèvres, des houzeaux et une houlette ; le jeu prit le dessus sur le recueillement ; on dansait des bourrées et autres danses populaires, avant d'entonner le **Magnificat**.

L'âne eut sa place dans la fête ; le bœuf fut un peu négligé. **La Procession des Prophètes** qui avait lieu la veille de Noël, exhibait un Balaam chevauchant jusque dans la nef. Il y eut la **Prose de l'Ane** ; on la chantait avant l'Epître et on scandait les hymnes liturgiques de « hihan ». La familiarité dégénéra peu à peu en licence... On sait à quels excès devait atteindre la **Fête des Fous**.

Le Jeu de l'Etoile et des trois Rois Mages se déroulait dans les mêmes conditions huit jours plus tard. Les trois rois, richement vêtus, partaient de trois chapelles différentes et se dirigeaient vers l'étoile qui pendait de la voûte devant le crucifix du maître-autel. L'étoile de carton doré était parfois remplacée par une couronne ou par une roue lumineuse et ils la désignaient de leur bâton : « Ecce stella ! Ecce stella ! »

Ebauches d'action dramatique alliées à la liturgie, ces scènes, susceptibles de variations infinies, se répétaient dans toutes les églises du monde occidental et le peuple y prenait plaisir. En pays germanique, il inventa un autre jeu, celui du « bercement » que n'avaient point prévu les Evangiles. L'auge remplie de paille s'était transformée en berceau : Marie, Joseph, les Bergers et les Rois berçaient l'Enfant Jésus ; puis le peuple lui-même ; il n'était pas un gamin, une bonne femme, un vieillard qui n'y voulût mettre la main. Un moine de Salzbourg, au XIVe siècle, fixa les termes du dialogue qui devait donner le branle à ce jeu.

— Joseph, mon cher cousin, disait Marie, aidez-moi à bercer l'enfant.

— Volontiers, ma chère cousine, lui répondait Joseph.

Et la foule entonnait le chant du berceau..

Au XVIe siècle un genre nouveau, plus fleuri, allait recueillir temporairement l'héritage spirituel des mystères devant un public plus choisi : ce fut la

PASTORALE DE NOËL

qui devait susciter plus tard toute une tradition populaire en Provence et au Pays basque. Marguerite de Navarre, la sœur de François Ier, composa elle-même une pastorale de Noël où les bergers traditionnels Robin, Guillot et Marion troquaient leurs noms gaulois contre des surnoms helléniques...

DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES QUI ONT EU LIEU LE JOUR DE NOËL

En 496 : baptême de Clovis par l'évêque Rémi, à Reims.

En 537 : consécration de Sainte-Sophie à Constantinople, par l'empereur Justinien.

En 597 : baptême des « Angles » par le moine Augustin, près de Cantorbéry : Christmas est né.

En 800 : couronnement de Charlemagne, à Rome, par le pape Léon III.
(Tiré de « Noël ! Noël ! », d'H. Ghéon.)

Autres anniversaires du 25 décembre

1281 : document sur lequel figure le premier sceau de Schwyz, probablement identique à celui qui est tombé du Pacte de 1291, et perdu. Il représente saint Martin partageant son manteau, avec en exergue l'inscription « s'universitatis in Swites ».

1291 : Obwald se joint aux Confédérés du 1er Août.

1257 : isolé, Zurich conclut avec Constance un « christliches Burgrecht » qui est le début des alliances confessionnelles séparées, dont la dernière sera le Sonderbund trois siècles plus tard.

1797 : naissance de Xavier Stockmar, homme d'Etat jurassien.

1870 : à l'aube de Noël, dans leur maison de Tribschen près Lucerne, Wagner fait jouer devant la porte de Cosima la « Siegfried Idyll » dont c'est la création.

1878 : naissance à La Chaux-de-Fonds de Louis Chevrolet, futur constructeur d'automobiles.

1880 : en butte aux attaques de ses anciens amis politiques, Fridolin Anderwert, conseiller fédéral, qui vient d'être nommé président de la Confédération, se suicide dans un parc de Berne.

Le 25 décembre 1853, le jeune Albert Anker rassemble tout son courage pour écrire à son père la lettre qui décidera de son avenir. Il a 22 ans ; les études de théologie entreprises ne lui conviennent pas. « L'examen approche, et je puis le passer. Mais tous mes anciens doutes sur ma vocation m'assaillent plus vivement que jamais. Chaque nuit, mes rêves me transportent dans des ateliers de peintres où je me vois assis avec joie à mon travail ; chaque matin je me réveille surpris d'être un théologien. Le domaine de l'art m'apparaît comme un vrai paradis perdu...

» Je me fais les plus amers reproches de vous tourmenter à ce sujet, d'agir contre la volonté d'un vieux père si préoccupé de son fils unique. Cela me peine pour vous de désirer changer une noble vocation contre une carrière souvent qualifiée — et non toujours sans raison — d'immorale et de légère. Mais mes aptitudes et mon amour toujours renaissant pour la peinture dépendent-ils de moi ? Ils sont, comme les autres, un don de Dieu : pourquoi devrais-je m'efforcer de les rejeter ?

» Depuis longtemps je me dis : tu ne devrais pas écrire cela au père qui a perdu un fils et une fille. Devenir peintre, toi, son dernier enfant !... Mais une vocation n'est belle que si elle est vécue en sincérité et en conscience ; elle devient méprisable si l'homme ne s'y donne plus corps et âme... »

Albert Anker devient peintre, mais il reste marqué par le chagrin fait à son père. On en retrouve trace dans nombre de ses lettres. Et vers la fin de sa vie, considérant l'évolution de certains artistes qu'il a connus jeunes à Paris, il regrette de n'avoir pas suivi ses amis de Barbizon. Mais, dit-il, ma vocation de peintre avait causé tant de peine à mon pauvre père : il fallait au moins que ma peinture fût assez ressemblante, que mes tableaux lui fassent plaisir.

Et voilà pourquoi Albert Anker a trop bien « léché » tant de toiles, pourquoi il est resté sur la rive du talent alors qu'il aurait pu manifester du génie. Nombre de ses esquisses le prouvent. Les « chromos de papa » lui valent une popularité constante ; les œuvres qui sont restées de la vraie peinture assurent seules sa réputation véritable. Etrange personnage, étouffé par son amour filial, demeuré insatisfait jusqu'au bout de sa vie pour n'avoir pas été lui-même ; mais dont les dons exceptionnels transparaissent jusque dans les œuvres où il n'a mis que trop de conscience.

(Tiré de « La Suisse en 365 anniversaires ».

Georges Duplain - Ed. du Panorama.)

LES PETITES BARAQUES

(Sept ans)

— M'man ? Laiss'-moi voir les p'tit's
[baraques
Dis,... arrêt' toi M'man, ... me tir' pas !
Tu m'sahut's, tu m'fais mal au bras...
Aïe. M'man ! Tu fous toujours des
[claques !

Ben vrai, c'qu'y a du populo !
M'man ? y rigol'nt comm' des baleines...
Quoi c'est qu'y leur jacqu't' el' cam'lot ?
Pheu !... c'que ça pue l'acétylène !

M'man, les « bolhommes » ! M'man, les
[« pépées »
Les « ciens d'fer », les flingu's, les
[« misiques »,
Les sabr's, les vélos « mécaliques » !
Oh ! Moman, c'que j'suis égniaulé !

.....

La neige entr' dans mes godillots ;
Ça fait du tort à mes z'eng'lures ;
J'ai beau êt' un gas à la dure,
J'ai comme un lingu' dans les boïaux !

Tu sais, l'sal' môm' de l'épicier ?
Y fait son crâneur, son borgeois ;
L'aut' nuit, l'a eu dans ses souïers
Eun' tit' balance et des vrais poids...

N'avec eun' bell' petit' bagnole,
Eun' boît' de troufions, un guignol ;
C'est « l'Pèr' Noël », à c'qu'y paraît ;
Pour voir, dis Moman, c'est-y vrai ?

.....

— Vous, qu'y nous a d'mandé, les
[crapauds,
Indiquez-moi c'que vous avez eu
de la part du « Petit Jésus » ?
— Nous, qu'on y a balancé, la peau !

Alorss, t'sais pas c'qu'y nous a dit,
M'man ? Y nous a app'lés « plein-d'-
[poux ».
— Le Pèr' Noël, c'est sûr, pardi,
Va pas chez des purées comm' vous !

Vingt dieux ! Du coup, moi, mes
[frangines,
Tous dessus on y a cavalé.
Ah ! qu'est-c'qu'on y a mis comm' volée !
Dame aussi ! Pourquoi qu'y nous chine !

Pis... on y a cassé ses affaires ;
Pis après, on s'a fait la peau ;
Ben, tu sais pas c'qui nous a dit ?
— Tas d'salauds, j'vais l'dire à mon père
Et j'vous f'rai couper vot' crédit !

.....

Oh ! là, là, Moman ! Quoi qu'y t'prend ?
Marée ! C'est lui la « mauvais' graine » !
Sûr, on voit ben qu'c'est l'Jour de l'An !

(Jehan Rictus, « Le cœur populaire ».)

FÊTE

Ils sont passés ces jours de fête,
Ils sont passés, ils ne reviendront plus.

Ariette du XVIIIe siècle.

Les jours de fête ont été inventés par le diable pour faire croire aux gens que le bonheur peut être conquis en se laissant aller à ses pensées.

Sinclair Lewis (« Impossible ici »).

(Le dictionnaire des citations du monde entier de Karl Petit.)

educoll 1

un jeu de bricolage

Textes en quatre langues: allemand, français, italien, romanche

unicef

EDUCOLL 1 est le premier jeu de bricolage d'une série de jeux de construction amusants et instructifs, lancée par le Fonds des Nations Unies pour l'enfance.

EDUCOLL ouvre au bricoleur, sachant bien manier ciseaux et colle, un monde architectural original, dans lequel le type de construction, le climat et le mode d'existence s'accordent parfaitement. Ainsi l'on trouve dans une région géographiquement restreinte de l'Afrique Occidentale des types de maisons très différents, dont quatre ont été choisies pour la première édition d'EDUCOLL.

EDUCOLL est muni d'instructions précises pour la coupe et le collage. Le bricoleur apprend à connaître les parties de la demeure par les plans et les textes de renvoi, les photographies lui expliquent le sens et les raisons du type de construction et du choix des matériaux. Il en résulte ainsi des modèles exacts à échelle réduite de demeures traditionnelles qui sont d'une beauté réjouissante. La variété des genres et des types de construction, les particularités et les matériaux surprendront le bricoleur et le rempliront de respect et d'admiration pour les traditions de l'homme du Tiers-Monde.

EDUCOLL est un jeu de bricolage destiné en même temps à propager des connaissances folkloriques. Le résultat des efforts du bricoleur fera l'enthousiasme de toute la famille. Cette joie sera teintée du respect pour les modes d'existence étrangers et permettra une meilleure compréhension de ceux-ci. Estimer ce qui est différent est la condition primordiale de relations vraiment humaines entre partenaires égaux.

L'action du Fonds des Nations Unies pour l'enfance est empreinte d'un tel esprit. En collaborant avec ces pays il ne cherche nullement à détruire les traditions mais à les compléter et à les raviver.

Prix: Fr. 13.80 pour EDUCOLL 1
en chemise cadeau

Livraison: **Comité Suisse pour l'Unicef**
Werdstrasse 36
Case postale
8021 Zürich 1
CCP 80-7211

A été expérimenté dans nos classes: convient à des élèves minutieux de 10-12 ans.

POUR VOS CADEAUX

et votre classe l'année prochaine

La peinture et la poésie
chez l'enfant

L'amour de vivre

Les animaux

Au bénéfice intégral des
enfants de
TERRE DES HOMMES

L'AMOUR DE VIVRE

Ouvrage imprimé en
5000 exemplaires
sur papier offset
au prix de fr. 30.—
et 100 exemplaires
sur papier de luxe,
reliés plein cuir et numérotés
de 1 à 100, au prix de fr. 120.—.

48 pages de peintures
et de poésies enfantines.

Préface de
Frédéric Dard (San Antonio).

Format 25 × 25 cm.

Terre des hommes
27, route du Signal
1018 **Lausanne**

Payement à réception de la facture.

LA SANTÉ DES ÉCOLIERS

Ces 8 pages font suite au N° 25 de l'« Educateur » du 19 septembre. Elles comprennent :

- **quelques avis de lecteurs ;**
- **quelques remarques concernant les réformes scolaires et la santé des écoliers ;**
- **les premières pages du dossier « Transports d'élèves » que nous ouvrons aujourd'hui et que nous nous proposons de rouvrir au début de l'année par un large débat.**

Nous vous signalons, ayant un rapport avec nos préoccupations, **LES ARTICLES SUIVANTS :**

- **Dans « Ecole 75 » N° 6 : « La fatigue chez l'enfant », du Dr A. Ischer.**
- **Dans « Ecole 75 » N° 7 : « Faut-il avoir peur de l'éducation sexuelle ? », du Dr M. A. Lorenzetti-Ducotterd.**
- **Dans « 24 Heures » des 4-5 octobre : « L'obésité des enfants » (résultat d'entretiens avec les docteurs Grandguillaume et Juillard).**
- **Dans « Santé du Monde » (magazine de l'OMS) d'août-septembre 1975 : « Santé de la famille ».**

AU COURRIER

... J'ai été très intéressée par les informations données dans les différents articles.

Un exemplaire de ce journal a été adressé au docteur P. Hazeghi, directeur du Service de santé de la jeunesse, et à la doctoresse Ducommun, responsable de la section Education sanitaire.

Les infirmières des écoles primaires vont également prendre connaissance de cette information, et nous vous transmettrons les remarques qui pourraient vous intéresser...

C. Treyer,
infirmière chef,
Service de santé de la jeunesse
(DIP Genève).

... Il y a un point sur lequel j'aurais aimé vous voir vous exprimer. C'est celui de la responsabilité de l'école et plus particulièrement des maîtres à l'égard du maintien de la santé de l'écolier.

Je m'explique. Toutes les fois que les enfants sont heureux, qu'ils se livrent à une activité qui les intéresse, dans laquelle ils peuvent se donner tout entiers en engageant leur personnalité, ils se trouvent alors placés dans des conditions qui sont particulièrement favorables au maintien de leur santé. Claparède était médecin et c'est en partie à cause de cela qu'il a inventé son éducation fonctionnelle, fondée sur les besoins vitaux de l'enfant et sur ses intérêts. Mme Montessori était médecin elle aussi, tout comme le Dr Decroly.

Vous avez certainement eu l'occasion de faire l'observation suivante ; quand les enfants sont heureux à l'école, ils s'y rendent même s'ils ont de la fièvre. Et l'on pourrait, dans une certaine mesure, évaluer la qualité du maître au degré d'absentéisme de ses élèves.

Si vous vous reportez à la communication d'Adolphe Ischer sur la fatique des écoliers, vous verrez qu'on a pu établir une relation entre cette fatigue et l'ennui scolaire. L'enfant qui ne s'ennuie pas n'est pratiquement jamais fatigué. J'irais même jusqu'à dire que l'enfant qui ne s'ennuie pas est rarement malade.

Tout ceci ne veut pas dire qu'il faille négliger les mesures évoquées dans votre numéro 25. Elles sont toutes nécessaires et on ne fera jamais assez pour faire des corps sains, mais, encore une fois, la santé ne prospère que dans un climat qui condamne l'ennui, et qui valorise l'individu en créant l'intérêt, et en lui donnant le goût de vivre, la joie de vivre...

S. Roller.

... Le numéro 25 de l'« Educateur » aura intéressé beaucoup de lecteurs et c'est heureux ! J'en suis ravie pour les rédacteurs car cela doit leur donner énormément de travail, que la recherche ou la rédaction de ces articles.

La Fédération romande des maîtresses en économie familiale s'est réunie à Lausanne, au début du mois d'octobre, et m'a chargée de vous faire parvenir la « note » jointe à cette lettre. J'imagine qu'elle pourra figurer au courrier des lecteurs. Si c'est possible, je vous en remercie déjà...

A propos du N° 25 de l'« Educateur »

Les maîtresses d'économie familiale ont lu avec intérêt, dans le numéro 25 de l'« Educateur », les articles traitant de la santé et de l'alimentation des écoliers. Dans les classes ou les cours d'économie familiale, les maîtresses se sont toujours préoccupées des questions d'hygiène, d'hygiène alimentaire ainsi que de l'équilibre harmonieux des personnes et du foyer. Conscientes de l'importance de cette éducation, elles souhaitent que les responsables de la future structure scolaire laissent une place suffisante, dans l'ensemble des disciplines des prochains programmes, à l'économie familiale.

Pour les membres de la Fédération des maîtresses d'économie familiale, lectrices de l'« Educateur »,

S. Meylan,
maîtresse d'application.

CAMP D'ÉTÉ OU CAMP D'HIVER ?

La polémique argotique et amusante qui a animé notre journal tourne autour d'une question importante : nos camps de ski ont-ils encore une valeur éducative ? Sont-ils encore un entraînement à l'effort ou ne deviennent-ils pas tout doucement des vacances coûteuses et superflues pour la majorité des nos élèves blasés, si ce n'est pas parfois saturés par le ski dominical ?

J'ai connu l'époque héroïque de la dure montée en cabane alpine loin du ravitaillement, du téléphone, du restaurant et du ski-lift ; alors le camp était désiré par la classe unanime ; dans le soleil ou sous la tourmente, chacun prenait sa part de travail et le camp favorisait un réel rapprochement entre le maître et ses élèves.

Ce temps me paraît bien révolu et nos camps sont devenus trop souvent une institution pour pères tranquilles et enfants snobards, tous prisonniers de la technique dernier cri : en effet, les chaussures rendent impotents sauf sur la piste, les fixations interdisent l'excursion et, sans tirefesses à disposition, il n'y a plus de ski possible... Mais pouvait-il en être autrement sous la pression de la publicité qui fait sa religion du confort et de la paresse ?...

On peut se demander cependant si cette emprise de la technique sur ce qui fut jadis la libération du montagnard, je veux dire sur le ski, donne encore des satisfactions qui ne soient pas frelatées. A Montreux, cette année, nous avons tenté de remplacer le ski par l'alpinisme, en profitant des facilités qu'offre « Jeunesse et Sport ». A la première proposition, l'accord des élèves a été quasi unanime. Sur les 41 élèves de nos deux classes supérieures jumelées, 26 se sont aussitôt annoncés pour apprendre la technique de la glace et du rocher, et les 15 autres, souvent à regret, s'inscrivaient dans le groupe des « marcheurs ». Les démarches pour trouver un cantonnement et des moniteurs ont très vite abouti ; mais il faut dire que les dates, les seules possibles à cause du service militaire d'un des maîtres et du lundi du Jeûne, étaient assez tardives pour échapper à tout encombrement : du 29 septembre au 4 octobre Mais cet avantage a été payé par la crainte, qui nous a tenus tout l'été, d'un hiver hâtif comme en 1974.

Les règlements prescrivent pour un cours d'alpinisme un moniteur pour 6 élèves. Au début d'octobre, seuls les professionnels de la montagne sont disponibles ; ainsi, autre circonstance favorable, nous avons engagé trois guides des Diablerets, un aspirant-guide de Montreux et, à Lausanne, un moniteur J+S touché par le chômage. Ce fut une équipe remarquable dont le chef, Pierre-Alain Hoffer, se chargea de toutes les « paperasses » ainsi que de la commande du matériel alpin.

C'est ainsi que, le 26 septembre, nous avons fait en classe la distribution du matériel expédié par l'arsenal de Bienne : cordes de caravane et de rappel, piolets, crampons, pitons, gourdes chauffantes, pharmacie, etc., et nos alpinistes en herbe éclataient de fierté en ramenant à leur logis cet équipement insolite. A noter que des amis et des membres du CAS avaient prêté nombre de sacs à dos et de paires de chaussures.

Lundi 29 septembre, nous débarquons bruyamment sur la place d'Arolla, au fond du val d'Hérens, station idéale pour notre entreprise avec ses 2000 m. et son cadre de sommets. Aussitôt, nous prenons les cantonnements et formons les groupes, car, l'après-midi même, le travail commence.

Mais parlons d'abord du programme réalisé par les « marcheurs ». Nous aurions bien voulu les confier à un moniteur J+S de plein air, afin de bénéficier aussi de subsides, mais nos recherches n'ayant pas abouti, ce sont encore une fois les maîtres qui les ont « fait marcher ».

Lundi : bas glacier d'Arolla, traversée du glacier de la rive gauche à la rive droite (3 h.).

Mardi : Les Haudères, visite à une fileuse et à une tisserande. Remontée en voiture (pluie).

Mercredi : cabane de la Tza (2609 m.). Soleil éclatant. (4 h.)

Jeudi : traversée du col de Riedmatten et remontée, encordés, des échelles du Pas de Chèvres (6 h.).

Vendredi : cabane des Aiguilles Rouges et lac Bleu (7 h.).

Profit : acquisition d'un rythme lent et régulier de la marche, découverte pour plusieurs de leur résistance physique, imprégnation de la majesté de la montagne.

Programme des alpinistes

Lundi et mardi : technique de la corde, de l'escalade et du rappel. Entraînement à la marche.

Mercredi : travail sur la glace, taille au piolet et marche en crampons.

Jeudi : montée au Pas de Chèvres où ont lieu les examens de varappe et de rappel, traversée jusqu'à la cabane des Dix. Nuit en cabane.

Vendredi : ascension du Pigne d'Arolla (3796 m.) et retour à Arolla par la cabane des Vignettes.

Samedi : mise en ordre, contrôle du matériel et retour dans l'après-midi à Montreux.

Nous sommes bien conscients d'avoir bénéficié d'une chance exceptionnelle ; alors que, mardi soir, nous regardions tomber l'averse, nous ne pouvions imaginer que la fin de la semaine serait illuminée et réchauffée par le plus brillant des soleils. Le panorama a toujours été d'une netteté extraordinaire et les vainqueurs du Pigne, en particulier, malgré le vent glacial du sommet, en gardent un souvenir ineffaçable. D'autre part, chaque jour, nous avons pu pique-niquer dehors à midi, et c'est un fait qui ne doit pas être fréquent en octobre et à plus de 2000 m.

Pourtant, nos élèves ont pu se rendre compte que la montagne peut être méchante. Notre camp, espérons-nous, les aura rendus prudents, soucieux de leur équipement et de leur horaire. En ferons-nous un deuxième avec cette volée ? C'est peu probable, en raison même de notre première réussite. Car on peut tomber sur une semaine de pluie, de brouillard ou même de neige. Nous risquons donc de décevoir les enthousiastes, en particulier les marcheurs qui voudraient bien changer de catégorie.

Mais si les circonstances ont contribué au-delà de tout espoir à notre réussite, il en est une autre qu'il faut relever en guise de conclusion. Nos élèves ont apprécié l'effort que nous leur avons demandé ; ils gardent un souvenir émerveillé des moments de lutte où ils se sont dépassés, où la volonté l'a emporté sur la nonchalance, où ils ont trouvé, au fond d'eux-mêmes, des ressources qu'ils ignoraient. Et surtout ils ont découvert, dans les vallons ou sur les sommets désertés, la grandeur de la Montagne, et ils ont appris à l'aborder avec respect.

A. Gonthier et D. Theubet.

DÉCOUPÉ A L'INTENTION DE M. BRON, INSPECTEUR D'ÉDUCATION PHYSIQUE :

... **la pratique des sports** exige l'acquisition de schèmes moteurs globaux qui, une fois construits, peuvent être généralisés dans leurs applications. Adaptation à l'effort et meilleure organisation motrice permettant finalement une efficacité physique beaucoup plus grande. Mais l'intérêt du sport sur le plan psychologique n'est pas moindre. Il reconstitue en effet une situation sociale complète qui sanctionne immédiatement les essais heureux ou malheureux, les erreurs, les imprudences. Le sport est ainsi une occasion d'apprendre la discipline sur soi-même de

façon particulièrement efficace, car la justification en est rapidement démontrée. Dans le même ordre d'idées, le sport d'équipe est un véritable enseignement de l'intégration au groupe social.

Passée la période initiale d'un apprentissage parfois rebutant, le sport est l'occasion d'une agréable détente, d'autant plus efficace pour l'équilibre affectif qu'elle ne comporte en elle-même pratiquement aucun inconvénient. Au total, il est facile de démontrer que l'activité sportive doit faire partie intégrante du programme scolaire. Plusieurs heures par semaine doivent lui être consacrées...

A L'INTENTION DU Dr GRANDGUILLAUME, QUI DÉSIRE REDÉFINIR AVEC NOUS LE RÔLE DU MÉDECIN SCOLAIRE :

... toute inscription à une association sportive implique un certificat médical d'aptitude aux sports. Ce certificat non seulement déclare le sujet apte mais précise éventuellement les contre-indications relatives ; il effectue le sous-classement ou le surclassement des écoliers dont le développement physique s'écarte nettement de la moyenne de l'âge.

Cette revue de la surveillance médicale prescrite par la loi et bien adaptée à la réalité souligne à quel point **la médecine scolaire n'est pas une médecine de dépistage de maladie mais plutôt une médecine d'adaptation.** Elle détermine les caractères généraux d'une bonne scolarité et, tenant compte des diversités individuelles, s'efforce de placer chacun dans des conditions qui lui sont les meilleures. Pour atteindre en ce domaine une pleine efficacité, l'activité médicale ne devrait pas être isolée. Problèmes médicaux, psychologiques et pédagogiques sont en effet le plus souvent imbriqués. Il est donc indispensable de prévoir dans certains cas au moins une synthèse regroupant toutes les observations faites au sujet d'un écolier qui semble imparfaitement adapté...

A L'INTENTION DES PARENTS MEMBRES DES APE QUI LISENT RÉGULIÈREMENT L'« ÉDUCATEUR » :

... **c'est surtout dans un certain nombre de situations pratiques où la collaboration de la famille à la scolarité est exigée que des conditions de vie familiale mal adaptées peuvent pénaliser l'enfant.** Il est indispensable, dans une certaine mesure au moins, que les parents établissent le rythme journalier en fonction de l'école ; ils doivent empêcher qu'un temps trop long soit utilisé à des distractions passives qui habituent l'enfant à la paresse. Inversement, ils doivent éviter de surcharger l'enfant d'occupations ménagères ou d'obligations familiales durant tout le temps laissé libre. Il paraît encore nécessaire que les parents aident directement l'enfant dans son travail scolaire. Une étude récente très développée sur la réussite scolaire comparée dans différents pays (T. Husen, Stockholm) a souligné le rôle majeur des devoirs accomplis à la maison. Les parents ont alors un double rôle, celui de surveiller que les devoirs soient bien exécutés, mais également celui d'apporter l'aide explicative adaptée.

L'influence d'une bonne ambiance culturelle dans la famille joue également son rôle ; elle nécessite que les parents s'intéressent eux-mêmes à la culture, qu'ils fassent participer activement l'enfant à leurs propres activités en ce domaine, qu'ils discutent avec lui, qu'ils organisent une part des loisirs communs vers la formation culturelle.

Lorsque les parents sont incapables ou ne veulent pas organiser cette participation à la formation de l'enfant, c'est autant de travail supplémentaire que ce dernier devra fournir dans le cadre scolaire et il lui sera beaucoup plus difficile de parvenir à une équilibre de vie satisfaisant. Il est donc aisé de souligner la réalité d'une influence du milieu familial sur la vie scolaire de l'enfant...

Ces trois extraits sont tirés de « La santé de l'enfant », de J.-Cl. Tabary, étude publiée dans « Traité des sciences pédagogiques 4 », mis à notre disposition par l'IRDP.

RÉFORMES SCOLAIRES ET SANTÉ DES ÉCOLIERS

« Rien ne sert de donner un enseignement de haute valeur pédagogique si l'enfant n'est pas, physiologiquement et biologiquement, en état de le recevoir. »

Voici brièvement énumérés les principaux aspects étudiés ou à étudier en vue d'une véritable réforme de l'école, non seulement structurale, **mais tenant compte des exigences de la nature humaine si l'on veut bien respecter cette dernière chez l'écolier.** On les retrouve dans la plupart des rapports publiés dans nos pays (y compris la Suisse romande) ces dernières années, rapports élaborés par des enseignants, psychologues, pédiatres. **« Qui se souciera de ces questions si nous ne commençons pas à les poser ? »** demande le Dr Guy Vermeil dans « La revue de pédiatrie » No 23.

Nous devons nous mettre en situation d'observateurs objectifs, **situer l'enfant au milieu des problèmes de notre époque** (technocratie et liberté, travail et loisir, conditionnement et consommation, qualité de la vie, nouvel urbanisme), souligner **les interdits que l'enfant rencontre quotidiennement et qui s'opposent à ses besoins fondamentaux.**

LES BESOINS DE L'ENFANT :

a) **Besoin de mouvement :** « Il s'agit d'un besoin organique, aussi profond que les besoins de sommeil et de nourriture... Des troubles variés portant notamment sur l'ossification apparaissent chez des sujets que l'on est obligé de maintenir immobiles et allongés... A l'écolier, il faut invinciblement l'agitation, le cri, la respiration violente... Cette activité un peu explosive et essentiellement libre n'est pas remplaçable par la leçon de gymnastique... car elle est la seule qui, précisément, met en jeu tous les muscles du corps dans un désordre utile. » (Debré et Douady). Dans la vie de l'écolier, on distingue trois types d'activité : l'étude, plus ou moins immobile, l'exercice physique avec une certaine contrainte, l'activité physique absolument libre. Ces derniers doivent alterner de façon satisfaisante dans la journée de l'écolier. Or **beaucoup d'enfants sont contrariés du matin au soir. La majorité de ceux — et ils sont nombreux — qui ne disposent pas de vrais moyens de détente supportent mal la contrainte scolaire.**

b) **Besoin de rythme,** se rattachant à la fois au besoin de mouvement et au goût de l'enfant pour la musique et le chant.

c) **Besoin de lumière, de soleil, de vrai contact avec la nature.**

d) **Mais aussi besoin d'un « nid »,** d'un lieu abrité (de trop de soleil) où l'on se sent protégé. Il faut en tenir compte dans les constructions scolaires.

e) **Besoin de périodes de repos tranquille, immobile.** A côté des moments de loisirs organisés, ménager des moments de liberté totale pour ne rien faire. « Chacun de nous a besoin, chaque jour, d'un peu de temps pour bayer aux corneilles. » Accordons-le donc aux enfants.

f) **Besoin de vie en commun,** mais dans une communauté de travail créateur.

L'HYGIÈNE DU TRAVAIL

est trop méconnue des responsables de la vie scolaire qui ne tiennent pas compte des possibilités réelles de l'enfant, d'où les **absurdités** constatées, en particulier en ce qui concerne les emplois du temps. « Il nous semble que la démarche logique serait d'abord d'additionner les heures indispensables aux besoins à satisfaire ; le temps qui restera pourra être consacré au travail scolaire. On pourra alors déterminer ce que chaque enfant, selon son tempérament, sa rapidité et sa maturité, est capable de faire pendant ce temps, qui doit être respecté au même titre que l'horaire de travail des adultes. » (Dr Guy Vermeil.)

Ont-ils le temps de vivre en dehors de l'école ?

D'après le Dr Bojlen (Danemark), le nombre d'heures dont les enfants doivent pouvoir disposer pour leur vie personnelle est de 10 heures par jour à 7 ans ; de 9 heures de 8 à 9 ans ; de 8 heures de 10 à 18 ans.

Pour améliorer la vie des écoliers, on fait des recherches sur

LE RYTHME SCOLAIRE :

de quelle manière peut-on brancher un rythme scolaire propre sur le rythme de l'enfant existant déjà, ceci sans le perturber mais bien au contraire en lui apportant un élément positif ?

TEMPS DE TRAVAIL JOURNALIER

préconisé par le Dr Bojlen :
à 7 ans : 2 heures de travail ;
à 9 ans : 3 ½ heures ;
à 10 ans : 4 heures ;
à 11 ans : 5 heures ;
à 13 ans : 6 heures ;
à 16 ans : 7 heures.

(Encore faut-il préciser que l'heure scolaire utile semble être de 25 minutes pour des élèves de 7-8 ans et de 45 minutes pour des élèves de 9-10 ans. Encore que la quantité de travail à exiger ne soit pas facile à évaluer et que les appréciations ne jugent ni les méthodes de travail de l'élève, ni la durée du travail réel, ni l'importance de l'effort...)

LES MOMENTS DE RUPTURE :

a) La plus évidente est le lundi ; l'enfant passant d'un rythme à l'autre (du rythme des adultes à celui de l'école) est perturbé. Le week-end prolongé n'est donc pas souhaitable, tandis qu'une journée de repos au milieu de la semaine semble moins perturbatrice.

b) Dans la première partie de la matinée, l'enfant présente souvent des attitudes de fatigue et, dans la deuxième moitié de l'après-midi, de bruit, d'agitation, d'inattention.

c) Après 25 minutes de travail (chez les grands) il y a 10 minutes de fléchissement, puis, en général, l'attention redevient meilleure pour quelques instants.

d) Autres facteurs ayant des effets opposés au rythme des enfants : les activités de longue durée, une discipline saturante.

COMMENT DEVRAIENT SE DÉROULER

1. **La semaine :** le lundi est une journée de réadaptation ; le mardi est la journée la plus favorable au travail ; les derniers jours de la semaine, il y a saturation, donc préparation au week-end par une alternance d'activités simples orientées vers un sens de non-aggravation.

(Remarque : on a procédé à une approche biologique de l'état physiologique de l'enfant au cours de la semaine par l'étude de l'élimination urinaire et ses variations. L'élimination la plus importante a lieu le lundi, etc.)

2. **La journée :** la première heure enseignement léger, déverrouillage ; deuxième heure travail normal ; puis pause-détente dont il faudrait revoir la notion (les élèves quittent souvent tôt leur domicile après un petit déjeuner parfois inexistant, souvent insuffisant, si bien que vers 10 heures ils sont dans un état plus ou moins prononcé d'hypoglycémie : donc prévoir une collation) ; à midi le rythme scolaire ne devrait pas être rompu aussi nettement (devrait-on prévoir une journée continue mais plus courte ? D'autre part les exigences diététiques situent un temps de repos avant le repas et non après ! On pourrait donc proposer : repos ½ heure, repas léger à l'école — non obligatoire pour les élèves dont le domicile n'est pas éloigné — reprise du travail plus tôt, terminer plus tôt). Voici quelques propositions relevées dans « Le temps scolaire en question » (« L'Education » du 30 octobre 1975) :
de 8 h. à 9 h. : éducation physique, exercices respiratoires, disciplines d'éveil ou artistiques ;
de 9 h. à 9 h. 45 : disciplines fondamentales ;
9 h. 45 : pause diététique ;
de 10 h. à 12 h. : disciplines fondamentales ;
détente, repos (restauration) ;
l'après-midi : disciplines fondamentales ;
fin de l'après-midi : autres activités.

Malheureusement l'emploi du temps est trop souvent établi en fonction d'impératifs matériels, quand ce n'est pas de convenances personnelles des enseignants ! Si l'on pouvait respecter mieux le rythme biologique de l'enfant, le rendement intellectuel serait bien meilleur.

Dans quelle mesure pourra-t-on tenir compte de l'expérience (déjà ancienne !) de Vanves ?

Qu'en sera-t-il des périodes de vacances ? La tendance est au rééquilibrage des trimestres et à l'allongement des petites vacances. Le Dr Nitsch, psychologue allemand, recommanderait 3 périodes de 5 semaines. On sait maintenant qu'il faut 2 semaines pour récupérer la fatigue, 5 semaines pour la « récupération de la personnalité ».

La résistance ou, au contraire, la fatigabilité des maîtres, sont importantes.

La surcharge des programmes, la multiplicité des branches, une certaine forme de devoirs à domicile, les longs trajets sont dénoncés.

En conclusion : « Oui, les horaires, les programmes, les méthodes pédagogiques, la sélection des élèves, la durée des vacances, et bien d'autres choses encore, sont absurdes dans nos écoles. Et beaucoup d'entre elles pourraient se corriger, sans investissement particulier, sans constructions nouvelles... »

(Dr Vermeil.)

Souhaitons que tous ces rapports très troublants, que j'ai ressentis parfois comme un cri d'alarme, parfois comme une accusation, n'aillent pas rejoindre d'autres rapports dans les tiroirs de l'administration scolaire !

L. B.

LES GROUPEMENTS SCOLAIRES ET LES TRANSPORTS D'ÉLÈVES

Les déplacements de certains élèves fréquentant des classes secondaires ou « supérieures » (primaires-supérieures) existent depuis que ces classes existent, ces dernières étant situées dans les centres urbains, semi-urbains ou ruraux. Les élèves déplacés étaient relativement peu nombreux et considérés comme très privilégiés. Les familles se débrouillaient pour organiser le transport de leur progéniture par le train, les autobus postaux ou à bicyclette. Personne ne songeait à comparer les conditions dans lesquelles s'effectuait la scolarité de ces élèves avec la

situation favorisée de leurs camarades habitant sur place. On sait maintenant que l'éloignement a été pour beaucoup un handicap, et que les transports posent de sérieux problèmes...

C'est en automne 1963 que les premiers groupements scolaires s'organisaient dans le canton de Vaud. On y fut d'abord opposé en haut lieu : le village représente une entité, et par ailleurs on se faisait mal à l'idée que les enfants soient transportés, surtout les petits, comme des « boilles » de lait.

Mais les classes à trois degrés des petits villages n'avaient plus que huit à dix élèves. Beaucoup d'entre nous auraient trouvé cela magnifique, mais ces classes étaient tenues par de tout jeunes maîtres qui n'avaient pas été préparés à tirer le meilleur parti de cette situation. Les élèves du degré supérieur surtout étaient à plaindre, avaient l'impression de perdre leur temps. Et pourtant ils auraient pu faire tant de choses, seuls ou en groupes ! Passons. Donc pas d'émulation, un milieu ambiant qui ne stimule plus. Ces classes se mouraient. Les parents des jeunes enseignants intervinrent, demandèrent pour leur fils et leurs filles des places où ils puissent apprendre leur métier !

Les villages assez nombreux qui avaient deux classes virent fondre les effectifs de celles-ci. Si on n'en faisait qu'une, elle était trop chargée. Certains députés se préoccupèrent de la situation. **Une certaine motion Fattebert demandait que les enfants de la campagne soient mis sur pied d'égalité avec ceux de la ville.**

Au début, les groupements comptaient en général trois communes gardant chacune un degré. C'était encore raisonnable, les élèves se déplaçaient dans un cadre connu. Mais voilà : les enseignants, pour la plupart des citadins, étaient perdus dans ces classes à plusieurs années ! On nous a assez répété qu'on enseigne — au début de sa carrière tout au moins — comme on a été enseigné. Ces jeunes n'avaient le souvenir d'aucune « recette » à laquelle se référer. Il faut dire qu'on était en pleine période de pénurie. Une année après, ces jeunes avaient toutes les chances d'être nommés ailleurs, pourquoi alors essayer de s'adapter.

Les groupements s'agrandirent (celui de la région de Thierrens-St-Cierges, regroupe 250 à 300 élèves provenant de 14 communes !). Et qui dit regroupement dit déplacement, souvent sur des routes dangereuses. **Organiser les transports devenait d'autant plus nécessaire** que cette politique scolaire avait permis la multiplication des classes enfantines. Chaque fois que cela était possible, les communes s'adressaient aux PTT, solution présentant le plus d'aspects positifs : bonne organisation, personnel compétent, sécurité. Lorsqu'il n'était pas possible d'avoir recours aux transports publics, des entreprises étaient sollicitées. Mais les municipalités ont toujours eu le souci de faire bien les choses et les PTT ou le service cantonal des automobiles ont joué leur rôle en conseillant, aidant, contrôlant. On est malgré tout obligé de reconnaître que les chauffeurs ne sont pas toujours à la hauteur, c'est-à-dire ne se doublent pas toujours d'un pédagogue, et l'on a eu à déplorer un certain nombre d'incidents — voire d'accidents — dus à une surveillance insuffisante des jeunes passagers.

A l'avenir il faudra éviter ces groupements trop étendus (quatre fois dix minutes de transport c'est suffisant), même si l'on doit maintenir certaines classes à faible effectif ; empêcher que de nouveaux collèges se ferment dans les petits villages ; améliorer au maximum les conditions d'enseignement, veiller à ce que soit atteint le double objectif éducatif et pédagogique.

Dans les Alpes évidemment les transports se font sur de plus longues distances et cet état de choses subsistera, mais les communes se sont attachées à organiser très bien ces groupements. Dans les Ormonts par exemple, c'était chose faite en 1963 déjà : on a supprimé toutes les classes périphériques pour tout concentrer dans un nouveau collège ; on a instauré dès le départ la semaine de cinq jours, et il n'y a pas de transport à midi.

En Valais, les regroupements se sont faits très souvent par vallées, qui sont des entités territoriales avec une population écolière assez homogène. On saisit alors cette occasion pour construire un bâtiment scolaire important et bien équipé.

Dans les cantons de Genève et Neuchâtel, le problème ne se pose pas ou se pose rarement. **Dans le Jura,** la tendance est de laisser à chaque village son école. **Quant au canton de Fribourg,** il se trouve dans la même situation que le canton de Vaud. Mais ayant procédé plus tard à des regroupements, il a bénéficié de l'expérience de ce dernier et les a menés à bien très rapidement.

Le groupement scolaire présente des avantages et des inconvénients en ce qui concerne les questions de l'équipement, des relations école-milieu, de la population à la fois indigène et résidente... Comment aménagera-t-on tout cela lorsqu'une réforme de structure de l'école nécessitera encore le déplacement d'un certain nombre d'élèves ? Il faut chercher et trouver les solutions les meilleures. C'est ce à quoi s'attachent les responsables de l'école.

(Renseignements recueillis auprès de certains de ces derniers.) *L. B.*

Documents

LE LONG CHEMIN DES ÉCOLIERS

(tiré de « L'Education » (France) du 13 février 1975 - extraits)

« Parce que quand la cour d'école est muette, c'est que quelque chose, au village, ne va plus. »

« Quand les gamins ont galvaudé une heure et demie dans le car, je ne vois pas très bien ce qu'ils peuvent apprendre de plus. »

Encore mal connu des citadins, le « ramassage » scolaire représente cependant un phénomène d'une ampleur comparable à celui de la SNCF. Se développant à un rythme d'environ 10 % par an, il concerne aujourd'hui quelque 1 700 000 enfants. Plus de 20 000 cars, parcourant durant l'année près d'un million et demi de kilomètres et empruntant plus de 20 000 circuits, leur sont spécialement affectés — sans parler des lignes régulières qui véhiculent un tiers de cette jeune clientèle. Mettant littéralement, géographiquement, l'école à la portée de tous, il est certain que l'essor des transports scolaires a puissamment contribué à la démocratisation de l'enseignement dans les campagnes. Mais ça ne roule malheureusement pas encore rond dans cette énorme affaire — 95 miliards d'anciens francs cette année ; il apparaît en effet que les intérêts financiers ont par trop souvent tendance à prévaloir sur ceux des usagers, nos enfants. Résultat : les familles paient parfois cher ce service qui devrait être public et gratuit. Quant aux enfants, c'est un bien éprouvant chemin des écoliers qu'on leur propose...

... Les organisateurs de circuits ne disposent pas, le plus souvent, de **véhicules spécialement conçus pour cette jeune clientèle.** Faute de demande suffisante, les constructeurs et carrossiers français n'ont pas fait l'effort de fabrication accompli en ce domaine par certains autres pays, tels l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis ou bien encore le Canada qui offrent aux tout petits un matériel adapté à leur âge...

La Fédération nationale des transports routiers (FNTR) s'aperçut rapidement qu'il y avait là une source de profit inté-

ressant et stable, et elle écrivit même dans son journal que **les transports scolaires devenaient « l'oxygène de la profession »**...

Les transports scolaires représentent aujourd'hui le quart de son revenu brut...

Après 1972, on aurait dû normalement s'attendre à une diminution du kilométrage moyen ainsi qu'à une diminution du nombre d'élèves par circuit. S'il n'en a rien été, c'est que les organisateurs, par souci d'économie, ont allongé la durée du trajet et essayé **d'obtenir le meilleur coefficient de remplissage des cars** (particulièrement dans les zones rurales à habitat dispersé). Bref, les préoccupations financières ont pris trop souvent le pas sur le souci du bien-être des enfants...

Dans ces conditions, les élèves sont soumis à des horaires et à un rythme de vie contraires à leur bon épanouissement psychique, intellectuel et physique...

Le parcours dépasse fréquemment les trois quarts d'heure, voire l'heure. **Voici donc des enfants d'une grande diversité d'âges, totalement livrés à eux-mêmes durant le trajet.** Dans le véhicule, en effet, lorsqu'il s'agit de circuits spéciaux, la surveillance des élèves n'incombe ni au transporteur, ni au conducteur. Comme très rares sont les organisateurs qui disposent des moyens pour faire accompagner les élèves — il n'y a guère qu'1 % des circuits qui sont dans ce cas — ceux-ci sont généralement laissés sans surveillance. On peut imaginer le chahut et la tension nerveuse qui en résultent pour les enfants.

Enfin, **dans le cas des services réguliers** (transportant aussi bien des voyageurs adultes que des écoliers), **le trajet doit être ventilé en conséquence et tenir compte de la demande des deux clientèles.** Le transporteur demande donc des décalages horaires pour rentabiliser sa course. Résultat : il arrive qu'à l'aller des écoliers soient déposés trois quarts d'heure avant l'ouverture des portes de l'école et que le soir, au retour, ils aient à subir la même attente. La rue ou les cafés leur tiendront alors lieu d'exutoire mais les parents, naturellement, seront tenus pour seuls responsables en cas d'accidents.

« **Aussi longtemps,** écrit le président du Conseil général de la Haute-Vienne dans son rapport, **que les notions de sécurité dans les cars, portant sur les conditions matérielles du transport** — durée, places assises, chauffage et ventilation — **et sur les conditions morales** — surveillance — **ne feront pas l'objet d'une prise en charge, nous devrons inlassablement répéter aux pouvoirs publics qu'ils négligent un aspect fondamental du « ramassage » scolaire et que les enfants en sont les premières victimes.** »

Reste le trajet lui-même et les dangers inhérents à la route. **On déplore chaque année quelques morts d'écoliers et des dizaines de blessés...**

Dans les statistiques de la Sécurité routière relatives au transport d'enfants, n'entrent en ligne de compte que les accidents de circulation (heureusement, tout de même exceptionnels). **Mais il faudrait ajouter à cette liste celle, infiniment plus longue, des élèves blessés à la montée ou à la descente du car ou encore au cours d'un chahut dans le véhicule lui-même.**

Alors que la préscolarité va se généraliser et va entraîner, de par les regroupements qu'elle exige, une multiplication des circuits, alors que les établissements éprouvent de plus en plus le besoin de sortir les élèves du cadre strict de l'école (activités d'éveil dans le primaire, 10 % dans le second degré, sports, échanges interscolaires, etc.) il est certain... que le transport scolaire se trouve d'ores et déjà en période de profonde mutation : de simple auxiliaire de la fréquentation scolaire, il est en train de devenir un indispensable moyen d'enseignement. [...] Facteur de la démocratisation de l'enseignement et moteur de la rénovation des structures scolaires en milieu rural, promis en outre à devenir un instrument privilégié de la rénovation pédagogique, il mérite — à ce double titre — une sollicitude accrue de la part des pouvoirs publics et une priorité absolue dans la recherche de solutions satisfaisantes aux problèmes techniques et financiers qui se posent avec l'acuité que chacun connaît.

Jean-Paul Gibiat.

..., le 13 mars 1975.

Aux parents des élèves qui utilisent les services des bus scolaires. Aux municipalités et aux commissions scolaires.

Madame, Monsieur,

Des incidents de plus en plus fréquents perturbent les services de transport des élèves par bus. En particulier :

a) les élèves se battent dans le bus ;

b) ils s'entassent à l'avant ou à l'arrière, persistent à rester debout, alors que des sièges sont libres ;

c) des élèves collent des boules de chewing-gum sur les sièges, ou les jettent sur le sol ; détériorent volontairement le matériel, etc. ;

d) certains élèves sautent ensemble sur le siège arrière au passage des cassis pour accentuer le balancement du car, au risque de faire sauter les ressorts ;

e) beaucoup d'élèves, des petits surtout, refusent d'obéir aux responsables que j'ai désignés dans chaque bus (des grands élèves) ;

f) certains élèves vont jusqu'à fumer dans le bus ! !

g) certains élèves sont malhonnêtes envers le conducteur.

D'autre part, et c'est particulièrement grave, les élèves n'attendent pas le bus sur l'emplacement précis que je leur ai personnellement désigné dans chaque village, mais se précipitent en direction du bus avant qu'il soit arrêté, au risque de passer sous les roues.

On pourrait évidemment, pour remédier à tout cela, soit :

1. supprimer les services de bus et demander aux élèves, comme c'était le cas autrefois, de venir à l'école à vélo ou à pied ;

2. accroître le nombre de bus, pour diminuer le nombre d'élèves par bus, mais les frais actuels résultant des services de transport sont, à mon sens, à la limite du supportable et ne peuvent être augmentés ;

3. placer, dans chaque bus, un surveillant adulte ; car on ne peut demander au conducteur, à la fois de conduire son véhicule avec le maximum de sécurité, ce qui est sa tâche, et de contrôler ce qui se passe dans son dos. Mais désigner un surveillant revient à accroître encore les frais.

Je pense que ces diverses solutions doivent être écartées ; on peut raisonnablement s'en tenir aux mesures suivantes :

a) pour les cas bénins d'indiscipline, le conducteur punit lui-même et immédiatement l'élève en lui interdisant de monter dans le car ou au contraire en ne le conduisant pas à domicile ; il informe le directeur de sa décision ;

b) pour les cas graves, le directeur des écoles, sur rapport du conducteur, et après enquête, décide d'interdire à l'élève d'utiliser les services du bus pour un temps déterminé ;

c) les élèves responsables paient les dégâts qu'ils ont commis.

Je me permets de suggérer aux municipalités, aux commissions scolaires, de faire de temps à autre contrôler, par un de leurs représentants, les départs et les arrivées des bus, de sévir au besoin ou de me signaler ce qui ne joue pas.

Je suis persuadé que vous comprendrez les raisons qui me dictent cette lettre et je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Le directeur des écoles...

ENTRETIEN AVEC UNE CONDUCTRICE DE CAR

— Combien de ces cars circulent dans votre groupement scolaire ?

— Quatre de trente-quatre places chacun, dont deux sont conduits par des femmes.

— De quelle entreprise dépendez-vous?

— D'un entrepreneur privé qui est concessionnaire des PTT pour les transports d'enfants. Les cars spéciaux (dimension du car, disposition des sièges) sont fournis par les PTT.

— Quel est votre statut de travail ?

— Il y a sept ans que je fais ces transports. Je ne suis pas nommée, peut-être parce que je ne travaille que 12 heures par semaine. Je suis payée au transport, donc en cas de maladie je ne touche rien, de même que pendant les vacances.

— Combien parcourez-vous de kilomètres par jour ?

— Chaque trajet simple est de 23 kilomètres. Je touche sept villages.

— Les élèves les plus éloignés de leur classe passent combien de temps dans le car ?

— Vingt minutes par trajet simple, ce qui représente 1 heure 20 quatre fois par semaine et quarante minutes le mercredi et le samedi.

— Certains élèves ont-ils un long parcours à pied pour atteindre le lieu de prise en charge ?

— Un quart d'heure au maximum ; moins s'ils le font à bicyclette.

— Transportez-vous des petits fréquentant l'école enfantine ?

— Bien sûr. Ils partent à la même heure que leurs camarades plus âgés, c'est une obligation, et commencent l'école à 8 heures. Ils ont alors congé l'après-midi et ce sont d'autres élèves qui les remplacent.

— Qu'en pensent les parents ?

— Ils ne disent rien, ou bien ils trouvent que c'est bien, que leurs enfants sont en contact avec d'autres, qu'ils apprennent à se débrouiller.

— Est-ce qu'en hiver on pourrait prévoir une cantine où les enfants se restaureraient pendant une brève interruption à midi (horaire continu, système anglais...) **? Ils auraient ainsi un voyage de moins et pourraient rentrer plus tôt le soir.**

— Ce serait difficile. Les parents aiment bien que leurs enfants viennent dîner à la maison. Et puis à quoi bon rentrer plus tôt : plusieurs ont des parents qui travaillent tous les deux, la maison est vide à la fin de l'après-midi.

— Avez-vous des problèmes de discipline ?

— Je sais que certains de mes collègues en ont, même parfois de graves. Pour moi ça va, j'aime bien les gosses, je les connais, je les comprends : quand ils sortent de l'école ils en ont assez. Quelquefois je les plains parce qu'ils n'ont pas la vie simple, saine et belle que nous avons eue à la campagne autrefois. Ils n'ont plus la vraie vie des enfants d'un village qui formaient une bande, on dirait qu'ils n'ont plus d'attaches. Et quand on rentrait de l'école on criait : « Maman, tu es là ? » Elle était là, ou pas très loin. Il y avait toujours quelqu'un. Maintenant leur vie ressemble à celle des adultes, des gens qui gagnent leur vie.

— Vous prépare-t-on à votre tâche de surveillants, de responsables d'enfants ?

— Pas du tout ! Un permis de conduire suffit. Mais ce ne serait pas si mal...

— Que font les enfants dans le car ?

— Ils chantent, ils jouent, ils discutent, parfois un ou deux répètent leurs leçons. Ils sont trop nombreux pour circuler. Ils n'ont jamais vraiment chahuté. La plupart obéissent.

— Avez-vous des relations avec les enseignants, avec les membres des autorités scolaires ?

— Aucune, sauf le jour des examens lors du souper auquel nous sommes invités. En discutant aujourd'hui, je vois que différentes questions pourraient se poser au sujet des groupements scolaires et des transports d'enfants. On n'en a pas, semble-t-il, examiné tous les aspects et toutes les conséquences.

L. B.

QUELQUES RÉFLEXIONS DE PARENTS SUR LES TRANSPORTS SCOLAIRES

(dans le Vully vaudois)

Nos enfants commençant l'école enfantine ont entre 4 ans et demi et 5 ans et demi.

Pour ces petits, à l'apprentissage de la discipline scolaire et de la vie en groupe vient s'ajouter la contrainte du bus qui les oblige de vivre à un rythme qui n'est pas le leur :

— se dépêcher pour ne pas manquer le départ ;

— se hâter vers une place libre ;

— s'asseoir rapidement pour ne pas être projeté par terre au démarrage ;

— angoisse de ne pouvoir se frayer un chemin jusqu'à la porte pour quitter le bus ;

— appréhension de tomber de ces hautes marches pas du tout conçues pour de si petites jambes.

En effet, qui les laissera passer ces petits, qui leur gardera une place assise, qui les aidera à descendre ? En tout cas pas le chauffeur et très rares sont les plus grands qui se soucient des plus petits ! C'est la loi de la jungle, la loi du plus fort et ça, même les plus jeunes l'ont vite compris.

Pompons arrachés, anoraks déchirés, sacs lancés par les portières, l'énervement s'accumule et, de retour à la maison, les plus âgés de nos enfants se mettent à table sans appétit et sont irritables, les plus jeunes pleurent pour un rien et déclarent qu'ils n'aiment plus l'école (comprenez : n'aiment plus aller à l'école en bus).

On s'habitue quand même ; nos enfants aiment malgré tout avoir des copains dans les villages voisins ; à la sortie de l'école, le bus donne l'occasion de rester un moment de plus ensemble... un grand moment !

Car le parcours est trop long, c'est là notre principal grief : 30 minutes du premier au neuvième village du groupement. Quelques conversations officieuses entre le président de la commission scolaire et le chef de service de l'enseignement primaire ne permettent pas, pour le moment, d'espérer une modification de cette situation.

Voilà quelques désavantages relevés objectivement. Car l'opposition la plus forte de la part des parents vise le chauffeur du car plus que le système de transport !

Seul point positif : la prise de conscience par quelques-uns qu'un tel problème demande l'entente de tous pour être résolu, d'où l'éventuel besoin de créer une association de parents d'élèves.

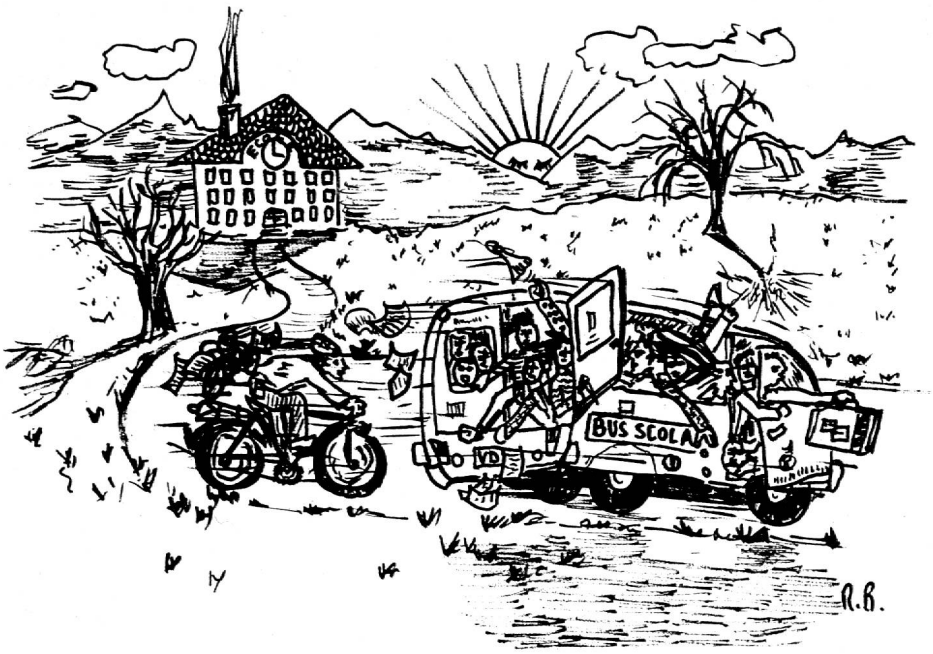
Une maman.

TRANSPORT D'ÉLÈVES HUMOUR ET EXERCICES DE STYLE

NOTATIONS

Dans un bus scolaire bondé, une trentaine d'enfants sont installés. Un élève d'une dizaine d'années, la serviette visiblement pleine à craquer, désire monter. Un des élèves du fond, adossé à la porte d'entrée, lui refuse l'accès du véhicule. Une bataille générale s'ensuit. Le conducteur croyant les enfants un peu plus excités que d'habitude ne s'aperçoit de rien et démarre. Trois gosses tombent du car : deux ont dû être hospitalisés.

Deux jours plus tard, j'aperçois le troisième enfant qui n'a eu que des égratignures. Il me déclare perdre journellement plus de deux heures en trajets.



HÉSITATIONS

Je n'ai guère le souvenir de l'endroit exact où se déroulait cette aventure. Etait-ce un cercueil, un charnier, un corbillard ou un bus ? Un bus scolaire peut-être ? A l'intérieur se trouvaient... mais que pouvait-il bien se trouver là ? des anges, des pions, des moutons ? Ou plutôt non, pas des moutons, mais des moutards. Voilà, cette fois tout est situé : des moutards dans un bus scolaire.

Tout à coup, ou plutôt soudainement, l'un des moutards (mais, n'étaient-ils pas deux ?) se fit remarquer sous je ne sais quel prétexte plus ou moins fallacieux. Son intention était-elle de jouer, de chanter, de descendre ou de monter ? Peut-être voulait-il monter après tout. Toujours est-il que cette initiative (heureuse ou malheureuse, le saura-t-on vraiment un jour ?) lui valut de recevoir, mais le reçut-il véritablement : à cet âge on esquive si bien, un coup de sonnette, de main, de gong ou de pied sur le nez... Oui, je crois qu'il s'agissait du nez... du nez ou du front.

Le conducteur (était-il bon conducteur, ou mauvais conducteur comme l'aluminium, nul ne le saura, ce n'est d'ailleurs pas l'objet de notre présent problème), le conducteur, disais-je, ne sembla pas s'apercevoir de ce que l'on pourrait qualifier de bataille un peu bizarre.

Bizarre, bizarre. Vous avez dit bizarre ? Comme c'est bizarre ! Le conducteur, répétais-je pour la seconde fois je crois, démarra dans un nuage de poussière ou dans un stratocumulus de pétales, ce qui semble avoir déterminé, mais en était-ce vraiment la cause principale, la chute d'un, deux, trois ou même quatre corps du bus.

L'ambulance survenait, l'ambulance ou mieux, la voiture de police car le feu tournant, non, clignotant, était bleu, bleu ou orange, peu importe en fait, emporta les blessés. Etaient-ils deux ? trois ? quatre ? Deux à cinq jours plus tard, je crois bien que je revis l'un des protagonistes de cette histoire que je pense qualifier de triste, ou plutôt de sombre, mieux, de regrettable. Oui voilà ! Un des protagonistes de cette regrettable histoire semble avoir été aperçu de moi devant un autre cercueil. Mais était-ce vraiment un cercueil ? Ou bien un charnier ? Ou peut-être un corbillard ? En fait je crois pouvoir dire qu'il s'agissait à nouveau d'un bus, d'un bus scolaire.

Ce mouton-moutard m'affirma qu'il effectuait, ou plutôt qu'on lui faisait effectuer des trajets de plus de deux heures par jour.

Deux heures ou trois heures ? Quatre heures ou dix heures ? Peu importe !

Quand on aime... on compte pas !

HOMÉOPTOTES

Un matin de juin un engin carmin plein de gamins au teint éteint devient le tremplin olympien d'un entretien draconien entre bambins assasins. Un vilain séraphin, le moulin à parchemins à la main étreint le serpentin argentin du palanquin. Un puritain hautain, aigrefin peu chrétien, le cuir châtain, contraint le popotin du collégien qui atteint le terrain ; strapontin peu câlin !

Soudain le venin atteint tout l'engin et le destin enjoint les samaritains à bien prendre soin de ces coquins.

Oin juin plus tardin, j'aperçoins un enfin qui me déclarin avoirin plus de dix heurin de trajin par jourin.

Moralitin : on n'a rien pour rien !

Mâtin !

A LA VAUDOISE

Y'en est arrivé une fameuse dans not' busse scolaire. Le conducteur, tu sais, ce corniaud de Loyon, un gaillard, mais un tantinet cucunet sur les bords, laisse toujours les moutards se cougner là-dedans qu'on se demande si le busse allait pas les rejeter. Une drôle de bedoumerie, tu vas voir ! Y a le petit dernier du Gute, qui se pointe toujours à la dernière, qu'on a voulu s'aquinquer à la porte. Un grand t'y a flanqué son éclaffe-beuses à travers les gencives, l'agnafe était de taille, mais le griot au Gute revient à la charge, tout le monde s'y met. Une belle étrillée paraît-il !

Le Loyon, pas épouairé pour un rond, démarre aussi sec. Paraîtrait qu'i' zyeute que pouic. « Les rabotzons poussent de telles ciclées d'habitude que je bouèle même plus ! », qu'i' disait !

Toujours est-i' que trois de ces pèdzes ont dérupé de sa bagnole. Z'ont été transportés illico à l'hostio, y'en aurait un qu'aurait le bras en méclette. Ouais, le Loyon doit être dans une belle miaufe, il est tout motzet ces temps.

Deux jours à la file, j'ai repéré un de ces petits Mössieurs, i' s'était un peu bécuit la guibolle, mais il était prêt à remettre la compresse.

J'ai batoillé un peu avec et i' m'a causé qu'i' potsait plus de deux heures par jour en chemin. Du temps qu'on avait un roille-gosses au village, c'était droit bas bien mieux : ces regroupements scolaires, c'est une belle kofia !

DÉPARTEMENTALEMENT

Aucun incident notable à signaler depuis la création des services de bus pour écoliers.

René Blind.

Semaine du 15 au 19 décembre

Pour les petits

Rythmique

La rythmique, on le sait, est une discipline corporelle qui se situe entre la gymnastique et la danse classique. Favorisant l'exercice et le contrôle harmonieux des mouvements du corps, à l'instar de la gymnastique, elle permet aussi, comme la danse, de traduire dans le langage des gestes un langage moins directement figuratif, celui de la musique et des sentiments qu'elle exprime.

Dès leur plus jeune âge, on peut faire connaître aux enfants les éléments fondamentaux de la rythmique. A ce point de vue, il importe de commencer par une prise de conscience de ce qu'est le discours musical et de la manière dont il s'organise.

C'est ainsi que, dans son émission destinée aux élèves de 6 à 9 ans, Mireille Weber-Balmas, de l'Institut Jaques-Dalcroze, s'attache à faire comprendre, exemples à l'appui, ce qu'est « la phrase musicale » : les enfants sont d'abord amenés à découvrir l'existence et la nécessité des phrases musicales ; puis ils peuvent constater qu'une telle phrase est affectée d'un sens (interrogatif, affirmatif ou dubitatif) ; enfin, ils assistent à la construction d'une forme musicale comportant plusieurs phrases.

Diffusion : lundi 15 décembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

Pour les moyens

Les musiciens s'adressent aux enfants (II)

Il est un des pouvoirs de la musique qui est abondamment exploité et auquel, à force d'habitude, nous ne prêtons plus guère attention : l'accompagnement d'une action dramatique. Quel est le cinéaste qui renoncerait à soutenir l'intérêt de son film par une partition musicale appropriée, à en souligner les effets, à en prolonger l'atmosphère grâce au jeu subtil de sollicitations que les sons exercent sur la sensibilité ?

On comprend que nombre de compositeurs, avant même la naissance du cinéma ou sans avoir été requis par lui, se soient laissés attirer par l'ambition de donner une traduction musicale de récits plus ou moins célèbres destinés aux enfants (et aux adultes qui ont su en garder l'esprit...). Il s'agissait pour eux, en fait, de dépasser la musique purement descriptive pour atteindre au royaume même de l'enchantement, de la féerie.

Ainsi du ballet « Ma Mère l'Oye », de Maurice Ravel, que Paul-André Demierre a présenté, il y a un mois et demi, aux élèves de 9 à 12 ans. Ainsi de la musique que P. I. Tchaïkovsky a composée pour illustrer un conte du fameux écrivain allemand Hoffmann, « Casse-Noisette », et que P.-A. Demierre a choisi de commenter en ces temps proches de Noël qui servent de cadre aussi bien au récit qu'au ballet qu'il a inspiré (cf. infra).

Diffusion : mardi 16 et jeudi 18 décembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

Pour les grands

Famille Gerber (II)

Comme nous l'avions relevé il y a deux mois, lors de la première émission de cette série, la diffusion de leçons dans une langue étrangère (en l'occurrence, pour les élèves romands, l'allemand) constitue une nouveauté pour la radio scolaire. Nouveauté qui a été rendue possible par la coordination des structures et des programmes scolaires en Suisse romande.

L'émission de la mi-octobre a connu un vif succès. Les réactions à son sujet ont été très positives. Cela tient assurément à plusieurs raisons : tout d'abord, et c'est capital, au fait que les élèves ont pu suivre, et comprendre dans leur ensemble, une scène dialoguée et la leçon qui en était tirée — autrement dit, faire l'expérience d'une langue vraiment vivante, telle qu'utilisée dans la réalité de tous les jours ; à quoi s'ajoutait l'intérêt d'une participation active, grâce à des questions précises, à un exercice instantané de formation de phrases, et même à l'amorce d'une étude de chanson populaire.

Les auteurs de cette série, W. Müller et U. Studer, présentent, dans le même esprit, une deuxième leçon dans laquelle, pour la « Familie Gerber » comme pour toutes celles des jeunes auditeurs, « Es ist bald Weihnachten »...

Diffusion : mercredi 17 et vendredi 19 décembre, à 10 h. 15, sur Radio Suisse romande II (MF).

Francis Bourquin.

Les Transports Publics du Chablais

AL - ASD - BVB

desservent...

LEYSIN - LES DIABLERETS - VILLARS

Toutes les facettes du ski de 1200 m à 3000 m.
Renseignements dans les offices de tourisme.

Ski aux Rochers-de-Naye

Pour élèves écoles primaires et secondaires

Fr. 6.— pour la journée

pour voyages en groupe sous la conduite d'un maître. Ce prix donne également droit à la libre utilisation des 2 ski-lifts de Naye.

Renseignements : MOB 1815 Clarens, tél. 61 55 22/61 55 31.

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

Pour vos camps d'hiver ou d'été, dans une magnifique région du Niremont, à 1350 m d'altitude,

confortable chalet, entièrement rénové

Prix de location intéressant.

Renseignements :
Casimir Genoud, président du Ski-Club,
1617 **Remaufens**
tél. (021) 56 76 70

Votre camp de ski à la

DENT DE VAULION

(alt. 1486 m)

Grande ferme aménagée pour 50 personnes. Trois dortoirs, cuisine entièrement équipée, salle à manger, salle d'étude. Deux téléskis à proximité.

Prix tout compris, avec usage des téléskis, par semaine Fr. 1600.—.

Encore quelques semaines de libre.

S'adresser à **H. Pilet, 1349 Vaulion, tél. (021) 83 91 14**

PELLICULE ADHÉSIVE

HAWE ®

FOURNITURES DE BIBLIOTHÈQUES

P.A. Hugentobler 3000 Berne 22
Mezenerweg 9 Tel. 031/42 04 43

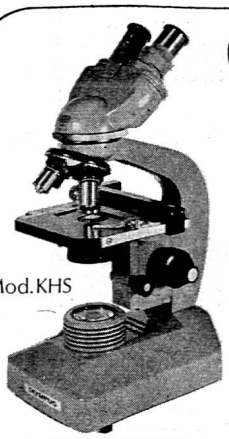
Alder & Eisenhut AG

Fabrique d'engins de gymnastique, de sport et de jeux

8700 KÜSNACHT-ZH
Tél. (01) 90 09 05

Fabrique Ebnat-Kappel/SG

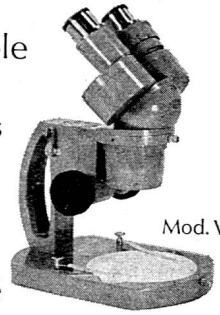
Fourniture directe aux autorités, sociétés et particuliers



OLYMPUS

Microscopes modernes pour l'école

Grand choix de microscopes classiques et stéréoscopiques pour les élèves et pour les professeurs
Nous sommes en mesure d'offrir le microscope approprié à chaque budget et à chaque cas particulier
Demandez notre documentation!
Avantageux, livrables du stock. Service prompt et soigné



Démonstration, références et documentation: représentation générale:
WEIDMANN + SOHN, dép. instruments de précision, 8702 Zollikon ZH, tél.: 01 65 51 06

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Bibliothèque nationale Suisse
J. A.
3003 BERNE
Montreux 1